

ÉCOLE DU LOUVRE

Mélanide PASCUAL-BREUIL

La représentation des Inuit dans les
collections du musée des Confluences à Lyon
Étude documentaire et questions de conservation
des modèles réduits du XIX^e siècle

Mémoire d'étude
(1^{re} année de 2^e cycle)
Discipline : Muséologie
Groupe de recherche : Collections d'Afrique, d'Asie, d'Océanie
et des Amériques (GR16)

présenté sous la direction
de M^{me} Daria CEVOLI & M^{ME} CARINE PELTIER-CAROFF

Membre du jury : M^{me} Marie-Paule IMBERTI

Mai 2022

Le contenu de ce mémoire est publié sous la licence *Creative Commons*
CC BY NC ND



Sommaire

Remerciements.....	4
Avant-Propos.....	5
Introduction.....	7

I. Présentation du corpus : description, histoire et état des modèles réduits inuit du musée des Confluences de Lyon.....10

A) Définition, description, et typologie (et manque de contexte culturel).....	10
1. <i>Qajaq</i> et <i>umiaq</i> : définitions.....	10
2. Description des objets du corpus.....	11
3. Les modèles réduits, une typologie au contexte particulier.....	16
B) Historique de l'entrée en collection et recherche des provenances.....	19
1. <i>Les modèles réduits de qajaq n°60000912 et 60000913</i>	19
2. Le modèle réduit d' <i>umiaq</i> n°MHNL.2001.3.73.....	20
3. Le modèle réduit d' <i>umiaq</i> n°60000911.....	22
C) Constats d'état et questions de conservation préventive.....	26
1. État de conservation des modèles réduits.....	26
2. Préconisations de conservation.....	27
3. Qu'est-ce que la conservation des <i>qajaq</i> et <i>umiat</i> nous dit de celle des modèles réduits ?.....	28

II. Les modèles réduits ou la miniaturisation de la culture matérielle inuit.....29

A) Des objets emblématiques de la culture matérielle inuit : mode de vie de chasseurs-pêcheurs.....	29
1. Les modèles réduits, des embarcations utilitaires reproduites à petite échelle.....	29
2. La navigation et la chasse chez les Inuit.....	32

3. <i>Qajaq</i> grandeur nature et modèles réduits : de l'identification de typologies à celles des provenances ?.....	34
B) La miniature et l'art inuit : histoire, perception et évolution.....	37
1. La miniature inuit, mode d'expression artistique singulier.....	37
2. L'art inuit : évolution du mode de vie et perception occidentale.....	39
3. Les modèles réduits : nouvelles approches muséales.....	42
C) Quelle approche de conservation-restauration pour ces œuvres ?.....	45
1. Comment concevoir ces objets sous l'angle de la conservation-restauration ?.....	45
2. Quelle méthodologie adopter pour une bonne conservation des objets ?.....	46
3. Exemples : le modèle réduit n°2001.3.73 et le modèle réduit n°60000911.....	49

III. Cristallisation du regard des Occidentaux autour des modèles réduits, des « objets-résumés » de la culture inuit.....53

A) Modèles réduits : contexte de collecte et regard exotique sur les populations du Grand Nord :.....	53
1. Exemples de collections arctiques en Occident.....	53
2. Les modèles réduits, des « objets ambassadeurs » ? Comment sont-ils appréhendés ?	56
3. Remise en cause de la perception occidentale des collections arctiques (inuit).....	58
B) Les modèles réduits inuit dans les musées occidentaux et français : classification, discours et présentation, vers une évolution du regard ?.....	61
1. Pourquoi les modèles réduits ? Hypothèses d'interprétations.....	61
2. Comment les modèles réduits sont-ils considérés par les musées et par la communauté scientifique ?.....	64
3. Les modèles réduits dans l'espace muséal : discours et présentation.....	66
C) Culture matérielle inuit et marché de l'art français : la place des modèles réduits.....	69
1. Contexte général de la présence des artefacts inuit sur le marché de l'art.....	69
2. Le cas particulier des modèles réduits sur le marché de l'art parisien.....	70

Conclusion..... 73

Sources..... 75

Remerciements

Je tiens à exprimer ma gratitude envers toutes les personnes m'ayant aidé et conseillé, contribuant ainsi à la réalisation et à l'aboutissement de ce travail de recherche.

J'aimerais tout d'abord remercier ma directrice de recherche, madame Daria Cevoli, co-directrice du groupe de recherche « Collections d'Afrique, d'Asie, d'Océanie et des Amériques (GR16) » et Responsable des Collections Asie au Département du Patrimoine et des Collections du musée du quai Branly-Jacques Chirac, pour son accompagnement, sa disponibilité, ses nombreux conseils et son expertise, ainsi que ses encouragements tout au long de la production de ce premier travail de recherche. Je remercie également madame Carine Peltier-Caroff, co-directrice du groupe de recherche « Collections d'Afrique, d'Asie, d'Océanie et des Amériques (GR16) » et Responsable de l'Iconothèque au Département du Patrimoine et des Collections du musée du quai Branly-Jacques Chirac, pour son investissement et son accompagnement tout au long de l'année et ses précieux conseils méthodologiques.

Je voudrais ensuite exprimer ma gratitude à madame Marie-Paule Imberti, Chargée de collections sciences humaines – Amériques et Cercle Polaire au musée des Confluences à Lyon, que je remercie pour son grand investissement, son aide ainsi que ses conseils.

Je souhaiterais remercier également les personnes m'ayant aidé et guidé au cours de mes recherches, prenant ainsi le temps de répondre à mes questions : monsieur Martin Appelt, conservateur des collections ethnographiques nordiques et chercheur principal au musée national du Danemark et celle qui m'a dirigé vers ce dernier, madame Christel Braae, conservatrice au musée national du Danemark. Je remercie aussi monsieur Frédéric Laugrand, Directeur du Laboratoire d'anthropologie prospective à l'Université catholique de Louvain, ainsi que madame Maryse Saraux, Directrice de la galerie Art Inuit Paris et monsieur Julien Flak, gérant de la Galerie Flak, expert agréé dans les spécialités Arts d'Amérique du Nord et Arts d'Océanie auprès de la Chambre Européenne des Experts Conseil en Œuvres d'Art (CECOA) et membre du S.N.A. (Syndicat National des Antiquaires). Je souhaite tout particulièrement remercier madame Alexandre Bouckellyoen, restauratrice spécialiste des objets ethnographiques et gérante de l'entreprise Etnologia.

Je remercie par ailleurs les agents de la Régie des œuvres du musée du quai Branly-Jacques Chirac pour leur accueil et leur aide.

Enfin, je remercie sincèrement ma mère Sandrine Breuil, Florentine Pascual-Breuil, Louise Chiodaroli, et Ninon Bour pour leurs relectures attentives et leurs précieux conseils. J'aimerais également témoigner ma reconnaissance envers mes camarades de groupe de recherche Emmanuel Augé, Aurore Breit et Constance Fournier. Enfin, merci à mes parents, ma sœur, à Charlie et à tous mes amis pour leur soutien sans faille.

Avant-Propos

Suite à l'expression de mon inclination pour les cultures nord-américaines, mesdames Cevoli et Peltier-Caroff, avec l'aide de madame Imberti, m'ont proposé le présent sujet de recherche qui a fait naître en moi un grand intérêt pour les cultures de l'Arctique américain et toutes les questions liées à l'actualité de la recherche en tant qu'elle est actuelle et s'interroge quant à la déontologie muséale concernant ces cultures matérielles. Souhaitant poursuivre mes études de master avec le master 2 Régie des œuvres et conservation préventive de l'École du Louvre, j'ai par ailleurs fait part à mes directrices de recherche de ma volonté d'aborder cette problématique dans mon mémoire.

Dès le début de mes recherches, j'ai pu constater que les modèles réduits inuit étaient des objets peu documentés et qu'il n'existait pas de sources à proprement parler sur ce sujet ; à ma connaissance, aucun ouvrage, essai, article ou travail de recherche n'a été dédié spécifiquement à la question des modèles réduits inuit (d'embarcation, de maison ou de traîneau) conservés au sein des collections françaises et plus largement occidentales. L'orientation d'une partie de mes recherches quant à la considération par les institutions muséales des collections arctiques m'a fait rencontrer quelques difficultés d'ordre pratique. Il me fut par exemple impossible de consulter le mémoire de troisième cycle à l'École du Louvre de madame Gwénaële Guigon dans le temps imparti : ce travail de recherche n'était accessible qu'en format papier à la Bibliothèque de l'École du Louvre, or celle-ci n'a rouvert ses portes que le 22 février 2022 après avoir été fermée pour travaux la majeure partie de l'année. En outre, obtenir une consultation pour un corpus de modèles réduits inuits conservés dans les réserves du musée du quai Branly-Jacques Chirac s'est avéré relativement difficile. En effet, ma première demande, instruite par l'intermédiaire de ma directrice de recherche madame Cevoli le 29 novembre 2021, a été refusée par l'Unité Patrimoine Amériques le 24 janvier 2022 (nous n'avons pas connaissance des raisons de ce refus). La seconde demande de consultation instruite le 09 février 2022, toujours par madame Cevoli, avec un corpus réduit cette fois-ci, a finalement été approuvée. Nous avons pu procéder ensemble à la consultation le 16 mars suivant.

Je souhaite par ailleurs préciser un point de nomenclature à l'occasion de cet avant-propos : ce mémoire d'étude emploie le terme « Inuit » (en tant que substantif et adjectif), soit un endonyme se traduisant en français par « les êtres humains ». Étant donné qu'il s'agit déjà d'un pluriel, j'ai choisi de ne faire apparaître ni la marque du genre ni celle du nombre sur ce terme. L'emploi du terme « Esquimau » (ou « Eskimo »), terminologie décriée par les Inuit eux-mêmes, n'a évidemment pas été envisagé ici du fait de sa connotation péjorative¹. L'endonyme « Inuit » a donc été logiquement préféré – hormis dans le cas où il est fait mention de cette terminologie dans son contexte d'utilisation (au XIX^{ème} siècle principalement).

Enfin, la traduction en français des citations en langue anglaise (en note de bas de page généralement) est indiquée par l'abréviation « N.D.L.R. », c'est-à-dire « Note De la Lectrice-Rédactrice ».

1 « Esquimau » (en français) et « Eskimo » (en danois puis en anglais) auraient une origine algonquienne (montagnaise plus précisément) et auraient été compris comme signifiant « mangeurs de viande crue » par les Occidentaux au contact de ces populations (cette traduction fait encore aujourd'hui l'objet de débats). L'emploi de cet exonyme fait largement référence à une vision stéréotypée des communautés autochtones de l'Arctique, d'où son rejet. Cf. l'Encyclopédie canadienne : [https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/esquimau#:~:text=Collection%20CN%20%2FCN005614\)-,Origine%20du%20terme,%C2%AB%20mangeurs%20de%20viande%20crue%20%C2%BB](https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/esquimau#:~:text=Collection%20CN%20%2FCN005614)-,Origine%20du%20terme,%C2%AB%20mangeurs%20de%20viande%20crue%20%C2%BB).

Introduction

Les Inuit et leur culture ont été dédaignés et méprisés des siècles durant par les Occidentaux, qui n'avaient, bien souvent, d'intérêt que pour la recherche du passage du Nord-Ouest, puis ne voyaient que leurs intérêts commerciaux dans cette région. Ils ont pendant longtemps considéré les populations autochtones de l'Arctique au travers d'une vision stéréotypée et romantique. D'abord considéré comme un animal, un « sauvage » voire un cannibale, l'Inuit n'est humanisé qu'à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle alors que la communauté scientifique et intellectuelle réalise que l'Arctique n'est pas qu'un désert glacé inhabité. C'est notamment grâce aux travaux de Franz Boas (1858-1942)², premier ethnographe-anthropologue à travailler sur les Inuit, que ces derniers apparaissent dignes d'intérêt. Ainsi, il est probable que notre perception actuelle, à nous, Occidentaux, soit partiellement héritière du regard porté sur la culture matérielle inuit depuis le XIX^e siècle, culture dont les témoins sont conservés, entre autres, au sein de nos musées. Ces conséquences seraient donc encore visibles aujourd'hui dans la manière dont les collections inuit, et plus particulièrement les modèles réduits, sont considérés. Ces derniers sont effectivement peu voire pas documentés et nous ne connaissons bien souvent par leur contexte de collecte or, en l'absence de toutes ces informations, leur interprétation se révèle quelque peu difficile.

Rappelons en outre que la culture Inuit ne peut pas être envisagée de façon monolithique et qu'ils ne sont d'ailleurs pas les seuls à peupler la région Arctique : en effet, trois groupes linguistiques distincts peuplent l'Arctique américain, du sud de l'Alaska (États-Unis) à la côte est du Groenland : les Alutiit, les Yupiit et les Inuit-Iñupiat, qui descendent tous d'un même groupe linguistique plus ancien. Les Inuit-Iñupiat, qui nous intéressent tout particulièrement ici, sont ainsi présents aux États-Unis (Alaska), au Canada (Yukon, Territoires du Nord-Ouest, Nunavut, Nunavik³, et Terre-Neuve-et-Labrador) et au Groenland⁴. Le groupe linguistique même des Inuit-Iñupiat est constitué de plusieurs langues – qui sont en réalité de grands ensembles

2 Expédition de Baffin, 1882-1884. Cf « The Central Eskimo », Boas, 1888, in *Sixth Annual Report of the Bureau of American Ethnology 1884-1885*.

3 Le Nunavik, anciennement le Nouveau-Québec, est le nom du territoire situé au nord du Québec, au-delà du 55^e parallèle nord.

4 Des Inuit-Iñupiat sont aussi présents, en moindre proportion, dans le nord-est de la Russie ; or, nous nous concentrons ici sur les populations autochtones nord-américaines et tout ce qui leur est spécifique.

dialectaux – dont l'inuktitut (surtout parlé dans le nord-est canadien), l'inupiaq (en Alaska), l'inuvialuktun (dans le nord-ouest canadien) et le kalaallisut (sur la côte ouest du Groenland)⁵.

Ce mémoire d'étude se concentre sur un corpus d'objets inuit conservé au Musée des Confluences à Lyon qui est constitué de quatre modèles réduits en matériaux organiques (bois et peau animale principalement). Ces objets, datant de la fin du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle pour le plus récent, ne sont pas rares au sein des collections arctiques françaises mais sont bien souvent confinés aux réserves des musées et finalement très peu connus du public. Bien que ce ne soit pas, il est vrai, une typologie spectaculaire, elle est pourtant le témoin d'une culture matérielle qui a largement évolué au cours des soixante dernières années.

Les modèles réduits, en tant que catégorie d'objets, sont présents au sein de nombreuses cultures différentes et traversent les époques ; néanmoins la définition de cette typologie peut être source de confusion puisqu'assez générale : un modèle réduit peut être défini comme étant une représentation à échelle réduite d'un modèle grandeur nature. La typologie précise des modèles réduits étudiés dans ce mémoire ne peut néanmoins être comprise qu'à l'aune de la culture dont ils sont issus – donc pas uniquement selon cette définition relativement englobante. Mais, précisément parce que cette typologie n'a pas fait l'objet d'études spécifiques jusqu'à présent, son interprétation s'avère problématique. Et pour cause : la définition du modèle réduit inuit doit nécessairement passer par une étude approfondie des objets, la recherche de leur provenance et de leur histoire. C'est seulement après s'être posé ces questions qu'il sera possible de les décrire précisément et de manière complète, et, ainsi, de les comprendre. Ainsi, le présent mémoire propose de faire un état des lieux de ce sujet et d'engager un certain nombre de réflexions en partant du corpus proposé à l'étude, réflexions parmi lesquelles se trouve celle portant sur la conservation de cette typologie d'objets.

Il est nécessaire de commencer par envisager les objets en eux-mêmes, en se concentrant d'abord sur leur description, leur histoire et à leur conservation. Il faut ensuite replacer les modèles réduits dans le contexte de la culture matérielle inuit : objets emblématiques du mode de vie inuit, leur place au sein de l'art inuit en tant qu'objets miniatures est à définir, avant que de pouvoir approcher ces objets du point de vue de la conservation-restauration. Enfin, le sujet peut être mis en perspective au travers de la question de la cristallisation du regard des Occidentaux sur cette typologie d'objet, un regard qui voit en cette dernière le « résumé » d'une culture. Cette

5 Cf. annexe 1, page 3 (partie 2) : carte des dialectes inuit avec étiquettes en alphabet latin standard.

approche est alors l'occasion de retracer l'histoire des modèles à l'aune de celle des collections auxquelles ils sont rattachés, puis d'interroger la manière dont ils sont perçus et appréhendés, avant que soit donné un bref aperçu de la place des modèles réduits sur le marché de l'art.

I. Présentation du corpus : description, histoire et état des modèles réduits inuit du musée des Confluences de Lyon :

A) Définition, description, et typologie (et manque de contexte culturel) :

1. Qajaq et umiaq : définitions :

Le corpus d'œuvres faisant l'objet de notre étude est composé de deux modèles réduits de *qajaq* et de deux modèles réduits d'*umiat*⁶. Avant de décrire précisément les objets, définissons ces deux types d'embarcation traditionnelle inuit.

Le *qajaq*⁷ est une embarcation effilée à pont fermé, généralement individuelle. Tous les Inuit l'utilisaient, du Groenland à l'Alaska. Il s'agit de l'embarcation masculine par excellence puisqu'elle est fabriquée pour les hommes de la communauté. C'est à la fois un moyen de locomotion et un outil de chasse et de pêche. Le *qajaq* est fabriqué par le chasseur de façon à s'adapter à la taille et au poids de ce dernier, ainsi qu'en fonction de l'utilisation qu'il compte en faire – c'est un équipement tout à fait personnel ; l'embarcation mesure généralement entre cinq et sept mètres de long. Le *qajaq* tel qu'il était encore utilisé au début du XX^e siècle existait depuis au moins 1000 ans⁸ chez les Inuit et il en existe différentes typologies en fonction des zones géographiques. Il est composé d'un squelette en bois – flotté en période de pré-contact puis d'importation – et d'une couverture en peaux de phoque dépilées. Le kayakiste se propulse avec une pagaie simple ou double, en bois.

L'*umiaq*⁹ est une embarcation collective de type canot à pont ouvert et est manœuvré par plusieurs personnes (généralement quatre au moins). Il était utilisé dans toute la région arctique, comme le *qajaq*. Mais contrairement à ce dernier, il est décrit comme une embarcation féminine étant donné qu'il était le plus fréquemment manœuvré par des femmes. Cela s'explique par son usage : l'*umiaq* est d'abord un moyen de transport, notamment durant les périodes de

6 *Umiaq* au pluriel.

7 Cf. annexe 2, page 3 (partie 2) : « Inuit avec son *qajaq* », photographie par le Capitaine Edward Augustus Inglefield, 1854.

8 Il a été précédé par des formes appelées « proto-*qajaq* » plus anciennes mais dont nous conservons peu ou pas de traces, notamment en raison du caractère périssable de leurs matériaux constitutifs.

9 Cf. annexe 3, page 4 (partie 2) : « *Umiaq* lors de la chasse à la baleine » (« Umiak on whale patrol »), photographie par Suzanne Rognon Bernardi, 1905 ?, in The Gertrude Lusk whaling album (1896-1913).

déplacement saisonnier, pour aller du camp d'été au camp d'hiver et *vice-versa*. Il permet de transporter les femmes, les enfants, et les personnes âgées, ainsi que les biens des familles. Mais l'*umiaq* peut aussi être utilisé pour la chasse à la baleine. Cette embarcation d'assez grande taille mesure entre quinze et vingt mètres de long¹⁰. Les *umiat* sont apparus avec l'arrivée des Thuléens¹¹, aux environs de 1000 de notre ère. Il s'agit là aussi d'un squelette en bois habillé d'une couverture en peaux de phoque. Les déplacements se font à l'aide de rames et une petite voile est parfois ajoutée à l'avant pour assister les rameuses.

2. Description des objets du corpus :

Les quatre modèles réduits soumis à mon étude peuvent être divisés en deux groupes, selon le type d'embarcation qu'ils représentent : deux *qajaq* et deux *umiat*. Ce sont quatre objets composites complexes, alliant différents matériaux de fabrication – essentiellement du bois et de la peau animale. Nous allons procéder ci-après à une description précise des objets et de leurs différentes parties.

Modèle réduit de qajaq – n° 60000912 : (cf. annexe 4, page 4, partie 2)

Cet objet mesure 68 centimètres de long et 15 centimètres de haut lorsque la figurine est placée à l'intérieur. Il peut être décomposé en sept parties distinctes, désolidarisées et identifiées comme suit : l'embarcation et son équipement solidaire sur le pont avant (lui-même composé de plusieurs éléments), la figurine et sa double pagaie, trois harpons et une lance (chacun marqué par un numéro d'inventaire différent), ainsi qu'une pointe de harpon reliée par une lanière à un flotteur en bois. D'abord, concernant l'embarcation en elle-même, nous observons des éléments d'architecture navale propres au *qajaq* tels que les boules en os (ou ivoire) qui protègent les extrémités pointues des chocs contre les glaces¹², ainsi que des pièces d'os (ou d'ivoire), appelées *puuiä'* (sing. : *poq*)¹³ à l'avant et à l'arrière, dans le prolongement de la quille, servant à

10 GESSAIN, Robert, 1965, *Eskimo du Groenland, Ammassilimiut – Comment vivent-ils ? N°1*. Centres de recherches anthropologiques, Musée de l'Homme, Paris. Cf. page 10.

11 La culture de Thulé est une population d'origine sibérienne qui supplante la culture de Dorset, affaiblie par les changements climatiques. Cette dernière peuplait l'Arctique de l'Alaska au Groenland depuis 2500 avant notre ère. Les Thuléens chassaient principalement la baleine franche, d'où l'utilisation d'*umiat*, et ils ont suivi cette dernière dans sa migration vers l'Est. Ce sont les ancêtres des Inuit actuels. Néanmoins, il faut noter que l'utilisation du terme de « Thuléen », utilisé depuis les années 1920 pour désigner les groupes inuit de la période d'avant contact, est désormais remis en question, étant extérieur à la culture et la conception inuit. (Source : cours de Mme Julie Patrois, École du Louvre, 2020)

12 GESSAIN, Robert, 1965, *Eskimo du Groenland, Ammassilimiut – Comment vivent-ils ? N°1*. Centres de recherches anthropologiques, Musée de l'Homme, Paris. (p. 10).

13 En groenlandais oriental (tunumiisut). Cf. VICTOR, Paul-Émile et Joëlle ROBERT-LAMBLIN, 1989, *La civilisation du phoque – Jeux, gestes et techniques des Eskimos d'Ammassalik*. Armand Colin, Paris. (p. 39).

protéger le cuir de l'embarcation contre le frottement sur les glaces. Sur le pont, à l'arrière comme à l'avant, se trouve un système de lanières en cuir et d'éléments en os (ou ivoire) qui permet de maintenir l'équipement du chasseur sur le *qajaq*. Ainsi sur le pont se trouve encore en place une partie de l'équipement « standard » d'un chasseur inuit : un harpon (*caqi'*) monté sur une lance en bois et doté de son propulseur en bois, posé dans des supports en os (ou ivoire) maintenus par les lanières en cuir. Ce harpon est relié par une courroie en cuir, reposant sur le cercle supérieur d'un plateau-support de courroie (*asadi'*) en bois et en os (ou ivoire), à un flotteur (*putari*) en peau translucide. Quant à la figurine masculine, elle prend place dans un « trou d'homme » (*paja'*) et est amovible. Il s'agit d'une moitié supérieure de personnage masculin en bois vêtue d'un costume en cuir, plus précisément anorak. Les éléments du visage (sourcils, narines, moustache et bouche) sont dessinés – probablement avec du charbon de bois – et le nez et les yeux sont incisés. Ces derniers sont rehaussés par du charbon de bois (?). L'implantation des cheveux est également dessinée, sortant de la capuche de l'anorak. Cette dernière est bordée d'une bande en cuir blanche ; deux bandes de cuir sont aussi présentes de part et d'autre de la couture sur la partie supérieure de la capuche. Les bras et les mains sont uniquement matérialisés par le vêtement en cuir. Ses « mains » en cuir tiennent une pagaie double avec des pales rehaussées d'os (ou d'ivoire). Enfin cinq éléments sont associés à cet objet, de l'armement essentiellement : trois harpons (dont un cassé), une lance en bois et en os (ou ivoire), ainsi qu'un flotteur en bois auquel est relié une pointe de harpon en métal et en os (*tsaogata*) par une lanière en peau.

Modèle réduit de qajaq – n° 60000913 : (cf. annexe 5, page 5, partie 2)

Ce *qajaq* mesure 48 centimètres de long sur 10 centimètres de haut lorsque la figurine est dans l'embarcation. Sept parties désolidarisées sont également dénombrées ici et peuvent être identifiées ainsi : une embarcation et son équipement solidaire sur le pont avant, une figurine masculine et cinq éléments d'armement. Le *qajaq* est structuré de la même façon le modèle n°60000912, et est équipé de manière similaire, notamment pour ce qui est des éléments en os (ou ivoire) ainsi que pour le système de lanières présent sur le pont. Devant la figurine se trouve ainsi placé un plateau-support de la courroie du harpon (*asadi'*) en bois et en os (ou ivoire), auquel est attaché par une ficelle un petit élément pisciforme en os (ou ivoire), peut-être un leurre ou une amulette. Contrairement à l'objet n°60000912, c'est là tout le matériel qui est resté en place sur ce *qajaq*. La figurine se trouve placée dans un trou d'homme cerclé par une ceinture de *qajaq* en cuir bicolore. Il s'agit du même type de figurine que le premier *qajaq*, une moitié

supérieure de personnage masculin en bois vêtue ici d'un anorak en coton (théoriquement désolidarisable). Sa tête est sculptée de façon à figurer les yeux, le nez et la bouche. Les pupilles ont été rehaussées par du charbon de bois. Les veines du bois sont très visibles et peut-être permettent-elles d'évoquer la chevelure du personnage. Quant aux mains, chaque doigt est représenté ; les pouces l'étaient sans doute aussi puisqu'ils ont visiblement été cassés et perdus. Par ailleurs la figurine tenait très probablement une pagaie double comme celle du modèle n°60000912. Son anorak en coton est d'un blanc écru encrassé et le bord de la capuche est cousu d'une bande en tissu bleu marine présentant trois motifs, visibles seulement partiellement, relevant plutôt d'un style floral. Pour finir, sont associés au *qajaq* cinq éléments en bois : un harpon à oiseaux serti de pointes en os et présentant une longue pointe en métal, un élément en bois indéterminé et cassé à une extrémité (peut-être une lance), un propulseur en bois, une lance à ours en bois avec une pointe en métal, ainsi qu'un autre élément en bois indéterminé présentant une petite pointe en métal.

Modèle réduit d'umiaq – n° MHNL.60000911 : (cf. annexe 6, page 5, partie 2)

Il s'agit d'un objet mesurant 74,5 centimètres de long (longueur maximale) représentant un *umiaq*, pouvant être décomposé en 10 parties en comptant ses éléments associés. Ces parties sont désolidarisées et identifiées comme suivant : une embarcation (dont une rame est solidaire), cinq figurines anthropomorphes, deux rames, une voile arrimée à un mât et un élément composite non identifié. Pour commencer, comme les deux *qajaq* précédents, ce modèle réduit présente toutes les caractéristiques de l'architecture navale d'un *umiaq* inuit¹⁴ : le squelette en bois est enveloppé d'une couverture en cuir montant par-dessus les plats-bords (*qoda*) et maintenue à l'aide des courroies de tension et de fixation (*tutuda'*) à une pièce de bois longitudinale nommée la vaigre (*tupia*), courant sur toute la longueur des côtés de l'embarcation. Les plats-bords dépassent au niveau de la proue et de la poupe, probablement de façon à protéger les extrémités de l'embarcation des chocs contre la glace. Neuf bancs en bois prennent place à l'intérieur de l'*umiaq*, disposés à des distances irrégulières les uns des autres. Le fond de l'embarcation est recouvert d'un « plancher » fait de deux pièces de cuir brun foncé. À l'intérieur du côté gauche de l'embarcation, un élément rapporté en bois longiligne de nature indéterminée semble encastré dans les courroies de tension et de fixation de la couverture, et repose sur un des bancs du milieu du bateau, le long de la vaigre. Parmi les cinq figurines présentes se trouvent

14 Cf. VICTOR, Paul-Émile et Joëlle ROBERT-LAMBLIN, 1989, *La civilisation du phoque – Jeux, gestes et techniques des Eskimos d'Ammassalik*. Armand Colin, Paris.

quatre personnages féminins, les rameuses, et un personnage masculin, le barreur, tous assez différenciés les uns des autres (cf. annexe 7, page 6, partie 2). Ces figurines en tissu, entières, semblent rembourrées de matière organique mais il est difficile de déterminer s'il y a une armature en bois – ou dans un autre matériau, tel que du fil de fer – à l'intérieur, bien que du fait de leur déformation, cela semble peu probable, mis à part peut-être pour le tronc. Trois des cinq figurines (les figurines 1, 3 et 5) ont les traits du visage dessinés au charbon de bois ou à l'encre noire ; ainsi sont représentés les yeux, le nez et la bouche des personnages ; nous pouvons alors supposer que les deux autres figurines présentaient également un visage dessiné mais qu'il a disparu au fil du temps, étant donné qu'il est déjà partiellement effacé pour les figurines 1 et 5. Les quatre rameuses sont habillées d'une veste en coton à dominante bleue marine – à l'exception de la figurine 3 dont l'anorak est quadrillé – et imprimé de motifs variés. La bordure inférieure de la veste est dans un tissu différent de cette dernière. Elles portent toutes un pantalon en cuir uniforme, sauf celui de la figurine 5 qui présente un jeu de bandes de cuir colorées brodées à l'avant des cuisses. Enfin, elles sont chaussées de *kamik*¹⁵ en cuir, parfois agrémentées de bandes de cuir plus claires, incisées pour certaines. Quant au barreur, il est habillé d'un anorak en cuir clair, visiblement constitué d'une double épaisseur, agrémenté d'une bordure en coton bleu marine imprimée en partie inférieure, d'un pantalon en cuir brun foncé, et de *kamik* basses, en cuir brun foncé rehaussé de bandes de cuir blanc. Par ailleurs, d'autres éléments sont associés à l'*umiaq* ; parmi eux, il y a deux rames en bois. Or, étant donné qu'il y a cinq personnages pour trois rames – l'aviron du barreur est encore solidaire de l'embarcation – nous pouvons supposer que deux rames sont manquantes. Il y a aussi une voile en coton tissé arrimée à un mât en bois, pouvant prendre place dans un orifice aménagé dans le plat-bord de la proue. Le dernier élément associé au modèle réduit est un petit objet composite quadrangulaire, visiblement composé d'une âme de bois et d'une surface en fibres végétales tressée et deux lanières en fibres végétales ; il semble évoquer un sac ou un sacoché mais cet élément tout à fait curieux est difficile à comprendre et à interpréter. En effet, le modèle réduit et tous les éléments qui lui sont associés sont toujours la reproduction miniature d'« objets réels » relevant de la culture matérielle inuit ; or, cet objet apparaît peu compréhensible et trois hypothèses peuvent être faites. Premièrement, il s'agirait bien d'un objet en modèle réduit mais l'objet grandeur nature qu'il matérialiserait nous serait inconnu et donc non identifiable car nous ne disposerions pas d'objet « réel » référent. Deuxièmement, il s'agirait d'une erreur, cet élément ne ferait en fait

15 Nom inuit pour désigner des bottes hautes, généralement celles portées par les femmes.

pas partie de ce modèle réduit d'*umiaq* et n'aurait donc pas de sens dans ce contexte. Troisièmement, il s'agirait non pas d'un « objet réel » en modèle réduit mais bien de la représentation d'un objet existant au sein de la culture matérielle inuit et cela entrerait alors quelque peu en conflit avec le processus logique se trouvant derrière la conception et fabrication de modèles réduits dans le sens où ces derniers sont la matérialisation d'une culture matérielle à (très) petite échelle. Si cette dernière hypothèse était vérifiée, cela remettrait en question la façon dont nous pouvons interpréter les modèles réduits – sans pour autant rendre caduc toute l'approche conceptuelle que nous pouvons en avoir.

Modèle réduit d'umiaq – n° MHNL.2001.3.73 : (cf. annexe 8, page 6, partie 2)

Ce modèle réduit mesurant 51 centimètres de long (longueur maximale) compte quatre parties désolidarisées – en prenant en considération les éléments associés à l'objet – qui peuvent être identifiées comme suit : une embarcation dont quatre figurines et une rame sont solidaires, et trois rames. Nous notons également la présence de deux fragments, deux bras de figurines cassés – dont l'un est encore solidaire de l'une des rames. Cette embarcation présente, comme l'*umiaq* décrit ci-dessus, des caractéristiques d'architecture navale communes à tous les *umiat* ; il est donc fait de la même façon que l'*umiaq* n°60000911 à la différence près que la couverture qui enveloppe le squelette en bois n'est pas ici en cuir mais en intestin de morse, d'où une certaine translucidité du matériau. Quatre bancs en bois traversent l'embarcation de part en part, placés de 8 à 9 cm les uns des autres, sur lesquels reposent des figurines. Contrairement à l'*umiaq* précédent, il n'y a pas de « plancher » ici ; de ce fait, le squelette et l'architecture de l'embarcation sont très lisibles. Comme cela a été dit précédemment, le modèle réduit comprend quatre figurines, trois personnages féminins, les rameuses, et un personnage masculin, le barreur. Les rameuses sont – ou étaient, car les costumes sont partiellement voire très partiellement lacunaires – vêtues d'un anorak en cuir beige, d'une jupette ou d'une sorte de short, en cuir beige également, et sont chaussées de *kamik* en cuir brun foncé, doublé en partie haute d'une bande de cuir beige. Elles sont toutes trois coiffées d'un chignon sculpté dans le bois et peint en noir. Les sourcils et leur bouche sont gravés et rehaussés de noir (nature du pigment inconnue), le nez est sculpté, et les yeux sont incrustés. Les figurines 2 et 3 présentent même des pupilles incrustées dans les globes oculaires. Le visage du barreur est similaire à celui des rameuses – bien que les pupilles soient lacunaires, comme c'est le cas pour la figurine 1 – et il est habillé d'un anorak en peau translucide (peut-être en intestin de morse?) et d'un pantalon en cuir beige, et il est chaussé de *kamik* basses en cuir brun foncé. Les mains des figurines sont sculptées dans le bois et faites

de façon à pouvoir tenir une rame, mais seul le barreur tient encore son aviron. Enfin, sont associées à l'objet trois rames en bois, qui sont très probablement celles des rameuses. Le bras cassé de l'une des figurines se trouve encore accroché à l'une des rames ; il est encore habillé d'une manche de veste en cuir beige. Un deuxième fragment est également présent : un bras, lui aussi avec la manche en cuir de la veste de la figurine à laquelle il appartenait.

N. B. : De prime abord les dimensions des modèles réduits peuvent paraître surprenantes. Lors de la lecture du dossier d'œuvres, malgré le fait qu'une partie des dimensions y sont effectivement indiquées, il est difficile de visualiser la taille réelle des modèles réduits. La première impression qui ressort à la suite de la première consultation *in situ* ayant lieu le 25 novembre 2021 est que la taille des modèles réduits est plus grande et plus imposante qu'il n'y paraissait sur les photographies, notamment pour les *umiat*.

3. Les modèles réduits, une typologie au contexte particulier :

Les modèles réduits inuit constituent une catégorie d'objets à part entière pouvant être définie comme la reproduction à petite échelle d'objets grandeur nature, propres à la culture matérielle inuit et utilisés dans le quotidien des communautés autochtones jusques dans les années 1960. Ces artefacts de dimensions modestes, facilement transportables, en matériaux périssables, relèvent d'une production normée, étant donné que les modèles réduits de bateaux respectent l'architecture navale des embarcations à taille réelle. Ils en reprennent toutes les caractéristiques de façon à prendre la forme d'une version miniature de l'objet à échelle 1. Ainsi, même si ces objets reprennent des typologies bien définies d'embarcation (*qajaq* ou *umiaq*), il s'agit néanmoins de pièces uniques – ce n'est pas une production standardisée d'objets bien que certains d'entre eux puissent partager d'importantes similarités –, témoins d'un savoir-faire remarquable et d'une importante maîtrise technique de la part des artistes-artisans qui les confectionnent. De plus, les formes que prennent les modèles réduits varient certainement en fonction de leur provenance géographique, cela étant déjà le cas pour les *qajaq* grandeur nature par exemple, qui sont différents selon qu'ils sont fabriqués en Alaska, au Nunavut ou au Groenland – nous pouvons supposer que c'est également le cas concernant les *umiaq*. De plus, la manière dont les figurines qui accompagnent les modèles réduits – lorsqu'elles sont présentes – sont individualisées peut probablement renforcer le caractère unique qui se dégage de chaque pièce. Les modèles réduits inuit sont donc des objets affichant les mêmes caractéristiques

techniques, architecturales et esthétiques, mais présentant, chacun, des variations locales et propres à leur fabricant. Enfin, il faut souligner le fait que l'interprétation de ces artefacts est rendue difficile par le manque d'informations contextuelles et ethnographiques, puisque les modèles réduits présents dans les collections sont rarement accompagnés d'une documentation précise et/ou complète quant aux conditions de collecte – hormis pour des objets par exemple ramenés lors d'expéditions scientifiques, dont la visée ethnographique (entre autres) assure aux objets la présence d'informations non négligeables au sein des archives et de la documentation relatives auxdites expéditions. Néanmoins il existe plusieurs pistes concernant l'interprétation de ces objets dont nous pouvons faire mention ici et que nous explorerons dans d'autres parties de ce mémoire d'études : une partie des pièces pourrait avoir ou avoir eu une dimension rituelle (partie II), ou il pourrait s'agir d'objets pédagogiques produits à la demande des Européens, ou peut-être seraient-ils des « objets ambassadeurs » d'une culture auprès des visiteurs étrangers mais aussi des musées occidentaux, ou bien, enfin, les modèles réduits seraient des souvenirs, satisfaisant une demande touristique (partie III). Ce qui est le plus probable, c'est que ces objets aient eu plusieurs fonctions, que nous puissions en faire plusieurs interprétations, et que leur statut ait changé au fil du temps, s'adaptant au contexte et à la demande auxquels ils pouvaient répondre.

En outre, il ne faut pas confondre les modèles réduits avec des jouets ou des maquettes ou encore des poupées. Toutes ces terminologies renvoient, étymologiquement et historiquement, à des objets et à des conceptions distinctes les unes des autres. D'une part, un jouet étant d'abord destiné aux enfants, il est peu probable que ces modèles réduits en soient de prime abord ; ces artefacts affichent bien souvent une grande qualité technique, beaucoup d'éléments de détails, voire une certaine préciosité (non des matériaux, mais bien dans l'exactitude de ce qui est représenté), et ne sont par conséquent pas vraiment adaptés à une manipulation enfantine. Il existe cependant d'autres objets miniatures en bois représentant des chasseurs inuit dans leur *qajaq*, notamment dans les collections du MQB-JC qui répondraient peut-être à cette fonction de jouet. Ainsi, l'appellation « jouet » pour qualifier ou désigner les modèles réduits paraît quelque peu abusive. D'autre part, une maquette, dans ce contexte, se définirait ainsi : « Modèle réduit (d'un appareil, d'un véhicule) ; reproduction à échelle réduite ou en grandeur naturelle, destinée aux études de prototypes »¹⁶ ; or si les modèles réduits inuit étaient des maquettes, au sens où on l'entend à la fin du XIX^e siècle, cela impliquerait donc que les Inuit entreprennent de fabriquer

16 Définition du *Trésor de la langue française* informatisé (TLFi).

de tels objets en préparation de la construction des objets grandeur nature puisqu'il s'agirait de prototypes réalisés dans le but d'acquérir les compétences nécessaires à la confection des objets à échelle 1. Cette idée ne nous semble pas compatible avec ce que nous savons de l'histoire et des procédés techniques de construction des embarcations inuit. Il apparaît peu vraisemblable que cette typologie bien précise d'objets, ces modèles réduits en bois et en peau, soient des prototypes réalisés en amont de la construction des embarcations « réelles ». Cela n'exclut pas néanmoins l'hypothèse selon laquelle ces modèles réduits auraient pu être utilisés au cours du XX^e siècle comme supports pédagogiques de la transmission d'un savoir-faire entre générations, alors que depuis les années 1930 l'emploi de bateaux à moteur se généralisait¹⁷. Enfin, désigner les figurines qui accompagnent les modèles réduits par le terme de « poupées » s'avère erroné et impropre puisque que les poupées constituent une autre typologie d'objets inuit bien identifiée. Ces dernières sont des jouets et des outils pédagogiques destinés aux petites filles afin de leur servir de support dans leur apprentissage de la couture (car une femme inuit accomplie doit savoir coudre pour pouvoir se marier) ; leur usage étant bien spécifique et leur valeur bien définie, elles se distinguent donc des figurines de modèles réduits. Leurs formes peuvent aussi être assez différentes – au-delà du fait qu'il y ait autant de variantes de poupées que de fabricantes – étant donné que ce sont surtout les tenues qui priment sur la figurine en elle-même. D'autant plus que les costumes qui accompagnent ces poupées changent selon qu'elles incarnent les différents rôles d'une femme inuit au cours de sa vie, de l'âge de sa propriétaire et des modes vestimentaires également¹⁸.

Au-delà du constat que l'interprétation et la fonction des modèles réduits sont encore sujets à débat, il apparaît également que l'histoire de ces objets est souvent difficile à retracer. Pour ces pièces nous n'avons généralement accès qu'à peu ou pas d'informations concernant le contexte de collecte ; cela est renforcé par un certain manque d'intérêt pour ces objets, peu exposés au public et bien souvent « cachés » dans les réserves, plus ou moins oubliés de tous, l'intérêt muséographique se reportant davantage sur leur parangon grandeur nature. À cela s'ajoute, pour les modèles réduits du musée des Confluences, le contexte lyonnais ; en effet, les collections de ce dernier consistant au rassemblement de plusieurs collections lyonnaises dans un seul et même musée, cela a nécessairement pour conséquence de complexifier les recherches en

17 Le déclin de l'usage des *qajaq* a lieu à partir des années 1950 voire 1960 en fonction des régions, tandis que les *umiaq* sont de moins en moins fabriqués et utilisés dès les années 1930 (cela dépend aussi de la région où l'on se trouve). Cf. ouvrages de LE MOUËL Jean-François, Paul-Émile VICTOR & Joëlle ROBERT-LAMBLIN, et Jens DAHL cités en bibliographie.

18 STRICKLER, Eva and Alookke ANAOYOK, 1988, *Inuit Dolls – Reminders of a Heritage*. Canadian Stage & Arts Publications Limited, Toronto.

archives et nous pouvons supposer que les mouvements d'œuvres et les changements de structures ont pu occasionner des pertes de documentation par exemple.

B) Historique de l'entrée en collection et recherche des provenances :

Les objets sur lesquels porte mon étude sont arrivés en France entre 1881 et 1949 ; leur date de fabrication nous est à ce jour inconnue. Il est probable que cette dernière précède leur date d'arrivée sur le sol français de quelques années tout au plus. Avant de se trouver au musée des Confluences, ils étaient la propriété du Muséum d'Histoire naturelle de Lyon¹⁹ ²⁰. Aujourd'hui ces objets sont rattachés à l'unité patrimoniale « Cercle polaire » du musée des Confluences dont la responsable est Mme Marie-Paule Imberti, chargée de collections des Amériques et du Cercle polaire. Nous disposons à ce jour de très peu d'informations sur l'entrée administrative de ces objets dans les collections, que ce soit dans les archives du musée ou bien dans les archives départementales.

1. Les modèles réduits de *qajaq* n°60000912 et 60000913 :

Les deux modèles de *qajaq* présents dans ce corpus sont issus du même don : celui d'un certain « M. Adersen du Groënland », daté du 24 mars 1882, et ces deux artefacts sont mentionnés sous l'intitulé suivant : « 2 modèles de bateaux groënlandais (sic) avec armature pour la pêche » dans le journal d'entrée du Muséum d'Histoire naturelle de Lyon de 1882²¹. C'est là tout ce que nous avons comme informations à ce jour concernant l'entrée administrative des objets au sein du musée. De plus, M. Adersen, a aussi donné en 1882 trois autres objets d'origines variées, dont l'un qualifié d'« Esquimeaux » (sic). Ce donateur était vraisemblablement d'origine danoise – c'est ce que suggère son patronyme – mais sans prénom et sans plus d'informations sur sa personne du point de vue administratif, il s'avère très difficile de l'identifier plus précisément et donc d'en savoir davantage sur la provenance des objets dont il a fait don au musée de Lyon. Nous pouvons seulement déduire que ces deux modèles réduits

¹⁹ Le musée des Confluences ouvre ses portes en décembre 2014, il est la concrétisation d'un projet mis en place pour la revalorisation des collections du Muséum de Lyon lancé dès 1999.

²⁰ Ci-après noté MHNL

²¹ Cf. annexe 9, page 7, partie 2 : scan de la page dédiée à l'année 1882 du Journal d'entrée du Muséum d'histoire naturelle de Lyon.

sont groenlandais étant donné que c'est ce que semble vouloir dire le journal d'entrée du MHNL et qu'ils ont, par conséquent, étaient fabriqués avant 1882. Nous pouvons supposer qu'ils ont été fabriqués tout au plus quelques années avant. Par ailleurs, la présence de coton tissé et imprimé manufacturé dans le cas du *qajaq* n°60000913 implique que l'objet ne peut pas être trop ancien puisqu'il a fallu que ce matériau d'importation arrive jusqu'au Groenland et se soit révélé utile dans le cadre la fabrication des modèles réduits – ce qui n'est pas forcément évident puisque, traditionnellement, les chasseurs Inuit portent des anoraks en cuir ou en intestin lorsqu'ils sont en *qajaq*, ce qui ferait alors supposer que les fabricants des modèles réduits préfèrent s'en tenir à des matériaux plus traditionnels lors de la fabrication de tels objets (comme dans le cas du *qajaq* n°60000912).

2. Le modèle réduit d'*umiaq* n°MHNL.2001.3.73 :

Cet artefact a été acheté par la métropole de Lyon auprès de M. Michel Goudal en février 2001 par ce qui est encore à cette époque le MHNL. Cela se répercute par ailleurs dans son numéro d'inventaire puisque l'année 2001 y figure. Avant de recevoir ce numéro d'inventaire, l'objet a été identifié par un numéro de gestion, qui est aussi le numéro du vendeur : « G MR 01 » pour « Goudal Modèle Réduit 01 » et qui figure sur une ancienne notice de l'objet²². Cette dernière date vraisemblablement de l'entrée de l'objet dans les collections MHNL puisque y figurent les deux numéros d'inventaire : G MR 01 et 2001.3.73.1. Concernant les numéros d'inventaire définitif, il faut noter que le n°2001.3.73 est le numéro d'ensemble de l'objet puis cinq déclinaisons de ce numéro ont été données, numérotant cinq éléments à l'intérieur de cet ensemble : 2001.3.73.1 pour l'embarcation et les figurines, 2001.3.73.2 pour la première rame, 2001.3.73.3 pour la deuxième rame, 2001.3.73.4 pour la troisième rame (dont un bras, cassé, est solidaire), et 2001.3.73.5 pour la rame du barreur (duquel elle est encore solidaire). Avant d'appartenir à la métropole de Lyon, ce modèle réduit était donc la propriété de M. Michel Goudal.

Nous avons quelques éléments biographiques concernant M. Goudal ; ce dernier, après avoir été pompier à Tarbes (Hautes-Pyrénées), est devenu explorateur et a voyagé dans le Grand Nord canadien ainsi qu'au Groenland. Il a rassemblé une collection d'objets relativement

²² Cf. annexe 10, page 8, partie 2 : scan de l'ancienne notice d'œuvre du modèle réduit d'*umiaq* – n° MHNL.2001.3.73, probablement rédigée avec l'aide de M. Michel Goudal en 2001 lors de l'acquisition de l'objet par la métropole de Lyon.

importante, collectés au cours de ses quarante-cinq expéditions²³. Ce passionné du Grand Nord aurait ainsi ramené quelques 35 000 objets du Canada, de Sibérie, du Groenland, de l'Alaska, du Nunavut... comme cela est expliqué dans une fiche disponible en ligne portant sur son musée²⁴. Il les a d'abord rassemblés et exposés dans son musée de l'Arctique à Tournay (Hautes-Pyrénées), présenté comme étant l'« unique musée français des civilisations polaires » dans une coupure de presse locale issue d'un journal non identifié²⁵ datant, selon une note manuscrite, du « mardi 14 mars ». Cet article, disponible sur Internet, datant probablement de 1992 et seulement lisible partiellement, fait état du musée tel qu'il était au début des années 1990 : pour l'année 1991, ce musée a été visité par environ 18 000 personnes, a bénéficié d'une certaine publicité – via une cassette vidéo, la distribution de tracts et des tournages de télévision –, a été impliqué dans plusieurs foires (à Agen et Pau) et expositions (à Tarbes, Rouen, Amiens, Auch...), et a accueilli des ateliers de médiation. D'après ce qui est écrit, il semble que nous puissions en déduire que le musée de l'Arctique a été créé à Tournay en 1984 ou en 1985. Pour l'année 1992, l'article fait mention de divers projets concernant le musée, tels que des expositions hors les murs et sur site, mais aussi concernant M. Goudal, qui préparait alors une expédition au Groenland. Des expositions étaient par ailleurs aussi déjà prévues pour l'année 1993. Il semblerait que le musée ait déménagé par la suite dans la commune de Mazères-sur-Salat (Haute-Garonne), devenant le musée de l'Arctique – Centre Polaire Michel Goudal, et ait été en activité dans cette commune à partir de 1992 ou 1993 et jusqu'à la fin de l'année 2000. Effectivement, d'après ce qui est écrit dans un article de *La Dépêche du Midi* datant du 27 janvier 2001, M. Goudal a décidé de fermer son musée en septembre 2000 car celui-ci était devenu trop difficile à gérer. Il est dit que le musée accueillait alors 3 000 à 4 000 visiteurs par an – ce qui accuse une importante baisse de fréquentation depuis 1991. Michel Goudal, alors âgé de 59 ans, expliquait alors envisager de partir au Canada, de façon à poursuivre ses recherches et travailler avec les communautés autochtones de l'Arctique ; ainsi, en partie pour des raisons financières, M. Goudal aurait décidé de mettre à la vente une partie de sa collection. Une première vente, durant laquelle il se sépara de 8 000 objets, a apparemment eu lieu en octobre 2000, et une seconde vente a ensuite eu lieu le 27 janvier 2001 au musée de l'Arctique²⁶. Nous avons retrouvé deux fois la trace de M. Goudal à la suite de la fermeture de son musée : entre

23 Source : notice trouvée dans les archives du musée des Confluences ; contenu communiqué par Mme Imberti.

24 Cf. annexe 11, page 9, partie 2 : fiche information sur le musée de l'Arctique – Centre Polaire Michel Goudal disponible en ligne.

25 Cf. annexe 12, page 10, partie 2 : scan d'une coupure de journal trouvée en ligne.

26 Cf. article « Les derniers trésors d'une vie d'inuit », Valérie Lacaze, 27 janvier 2001, *La Dépêche du Midi* (Toulouse) : <https://www.ladepeche.fr/article/2001/01/27/304959-les-derniers-tresors-d-une-vie-d-inuit.html>.

février et juillet 2000 il a donné une conférence sur « Les Esquimaux » auprès de l'association française Connaissance du kayak de mer (CK/mer)²⁷, puis il a participé à un colloque de l'Association française d'études canadiennes (AFEC) à Toulouse, en faisant une intervention pour les groupes scolaires sur les expéditions polaires à la Cinémathèque de Toulouse (rue du Taur) le 13 octobre 2009²⁸. De plus, il est indiqué dans les archives du musée des Confluences que M. Goudal a vendu des objets de sa collection au musée à trois reprises : en février 2001 – dont le modèle réduit d'*umiaq* n°2001.3.73, ainsi qu'un *qajaq* de la Baie d'Hudson d'environ 5,70 mètres de long, référencé sous le numéro d'inventaire 2001.3.59 –, en 2002, ainsi qu'en janvier 2003. C'est à l'une de ces occasions que le musée des Confluences a par ailleurs acquis une collection de vingt-cinq plaques de verre de l'expédition arctique du duc d'Orléans en 1905.

Concernant le modèle réduit dont il est question ici, nous disposons de quelques informations quant à sa provenance dans le dossier d'œuvre (cf. Annexe 14, pp. 12-16, partie 2) et dans l'ancienne notice de l'œuvre²⁹ ; il y est indiqué que cet objet, fabriqué par un artiste ou artisan « inconnu » (sic), désigné en tant que « Maquette OUMIAK » a été récolté en 1949 à Narsaq au Groenland (municipalité de Kujalleq, côte sud-ouest du Groenland)³⁰. Associé à ce toponyme figure le nom de « Jacobshaw » ; plusieurs hypothèses peuvent être faites : il pourrait s'agir du nom de la personne qui a récolté l'objet et l'a ensuite remis à M. Goudal, ou il s'agirait du nom de la personne auprès de laquelle M. Goudal a acquis l'objet, ou bien ce nom correspondrait à autre chose. Il ne figure cependant pas dans le dossier d'œuvre du musée des Confluences. Dans tous les cas, il semble bien que ce soit M. Goudal qui ait ramené l'objet en France à l'occasion d'une de ses expéditions au Groenland.

3. Le modèle réduit d'*umiaq* n°60000911 :

Cet objet est celui dont l'histoire reste la plus difficile à retracer. À ce jour, nous ne connaissons pas les conditions de son entrée administrative dans les collections de ce qui était alors le MHNL ; contrairement aux modèles réduits de *qajaq*, nous n'avons pas de trace de cet artefact dans les journaux d'entrée du musée. Il est néanmoins probable qu'il y soit entré lui

27 Cf. Bulletin CK/mer N°086, Juillet 2000, résumé écrit par Véronique Olivier. https://ckmer.org/wp-content/uploads/bulletins/bulletin_CKmer_086.pdf

28 Cf. annexe 13, page 11, partie 2 : La FeuilleAFEC, N°22, Édition électronique d'informations, « Colloques, journées d'études, séminaires », 2009.

29 Cf. annexe 10, page 8, partie 2.

30 Cf. annexe 15, page 17, partie 2 : Carte du Groenland avec le découpage administratif du Groenland depuis le 1^{er} janvier 2018, avec les cinq communes (en gris) et le [parc national du Nord-Est du Groenland](#) (en orange). Carte faite le 28 avril 2009 et mise à jour le 13 février 2018.

aussi dans les années 1880 – et nous allons présenter des éléments allant en ce sens ci-après. Tout ce qui est indiqué dans le dossier d'œuvre du musée des Confluences est le lieu de création : « Groenland ». Nous remarquons par ailleurs que cet objet, contrairement aux modèles réduits de *qajaq*, ne possède apparemment pas d'ancien numéro d'inventaire, mais uniquement celui donné par le MHNL – puisque cet acronyme est présent dans le numéro d'inventaire actuel –, ni de numéro de gestion. Sans plus d'éléments, il s'avère effectivement difficile de déterminer la provenance d'un tel objet.

Néanmoins, en regardant dans la base de données des collections en ligne du musée du quai Branly-Jacques Chirac³¹, nous nous sommes aperçus qu'il existait un modèle réduit d'*umiaq*, dont le numéro d'inventaire est 71.1881.56.78.1, en apparence relativement similaire à celui du musée des Confluences (cf. annexes 16 et 16 bis, pp. 18-19, partie 2). Nous avons pu, lors d'une visite au MQB-JC le 16 mars 2022, voir en consultation cet objet conservé en réserve. Au-delà du fait qu'il s'agit de la même typologie d'objet – à savoir un modèle réduit d'*umiaq* composé d'un squelette en bois et habillé d'une couverture en cuir, accompagné de figurines, munies de rames, ainsi que d'une voile et un mât (conservés à part pour ces deux derniers) – ce modèle réduit présente cependant quelques similarités notables. En effet, la structure de ce modèle apparaît relativement proche de celle du musée des Confluences – tous deux sont néanmoins très différents du modèle réduit d'*umiaq* n°2001.3.73 – et leurs dimensions sont assez comparables puisque le modèle réduit de Lyon mesure au maximum 74,5 centimètres de long, et celui du MQB-JC mesure, au niveau de sa base, 63 centimètres de long, et 93 centimètres au niveau de son sommet (c'est-à-dire la mesure des plats-bords). De plus ils possèdent tous deux neuf bancs en bois sur lesquels peuvent prendre place les figurines, ainsi qu'un « plancher » fait de deux pièces de cuir recouvrant le fond du bateau. Le modèle réduit n°71.1881.56.78.1 n'est accompagné cependant que de quatre figurines et présente une couverture en peau tout à fait différente puisque celle-ci est un assemblage de pièces régulières formant des triangles et des festons cousues ensemble³². Mais ce qui est le plus remarquable, ce sont les figurines qui sont extrêmement similaires, dans la forme et dans leurs dimensions, mais également les textiles employés pour confectionner leur costume. Bien que les costumes semblent différents de prime abord – dominante bleue marine pour les figurines de l'*umiaq* n°60000911, et dominante rouge pour celles de l'*umiaq* n°71.1881.56.78.1 – nous constatons premièrement qu'ils sont composés

31 Ci-après noté MQB-JC.

32 Cf. notice de l'œuvre sur la base de données en ligne du MQB-JC (<https://www.quaibrantly.fr/fr/explorer-les-collections/base/Work/action/show/notice/244527-modele-reduit-dumiak/page/1/>).

de la même façon : une veste en coton à motifs avec une bordure inférieure dans un tissu différent, un pantalon en cuir, et des *kamik* en cuir (avec souvent un jeu de couleurs et de contrastes au travers de l'utilisation de différentes teintes de cuir) – la figurine du barreur de l'*umiaq* n°60000911 est néanmoins un peu à part puisque masculine et vêtue d'un anorak en cuir. Deuxièmement, nous remarquons l'utilisation de pièces de tissu similaires puisque présentant les mêmes motifs : le tissu employé pour les vestes des figurines du modèle réduit du MQB-JC est le même utilisé pour faire la bordure inférieure de la veste de la figurine 4 du modèle réduit de Lyon³³ ; ensuite, le tissu employé pour faire la bordure inférieure des vestes des figurines n°71.1881.56.78.6 et n°71.1881.56.78.8 du MQB-JC est le même que celui utilisé pour la coiffe de la figurine 4 du modèle réduit de Lyon ; enfin la bordure inférieure de la veste de la figurine n°71.1881.56.78.7, ainsi que sa coiffe, présentent les mêmes motifs que la veste de la figurine 4 du modèle réduit de Lyon. Enfin, les figurines des deux modèles réduits arborent un visage dont les traits sont dessinés à l'encre noire ou au charbon de bois. Ces détails, s'ils ne prouvent rien ou peu de choses, peuvent laisser néanmoins supposer que ces deux modèles réduits ont été fabriqués dans la même région du Groenland voire dans le même centre de production, qui sait, peut-être même par le même artisan, et surtout, il est très probable qu'ils aient été réalisés à la même époque. Mais il faut garder à l'esprit que chaque modèle réduit est unique, même s'il fait partie d'une typologie bien spécifique et répondant à des caractéristiques d'architecture navale commune à tous puisqu'ils sont la reproduction à petite échelle d'un type d'embarcation particulier, les *umiats*. S'il s'avérait, qu'effectivement, les deux modèles réduits aient été exportés depuis la même localité, alors peut-être que le modèle réduit de Lyon aurait suivi un itinéraire similaire à celui du MQB-JC ; or, ce que nous savons de l'histoire du modèle réduit n°71.1881.56.78.1 est relativement succinct³⁴ : il aurait été donné au Musée d'Ethnographie du Trocadéro³⁵ en 1881 par ce qui était alors le musée de Copenhague³⁶, qui l'aurait lui-même reçu de M. Carl Ludvig Steinhauer (1816-1897). Ce dernier était effectivement employé au musée de Copenhague, le « *Kunstmuseet* »³⁷, de 1846 jusqu'à 1892, année durant laquelle le musée national du Danemark est créé, dans lequel a également travaillé Steinhauer,

33 Cf. annexes 17, 17 bis et 17 ter, pp. 20-21, partie 2 : photographies des figurines associées au modèle réduit d'*umiaq* n°71.1881.56.78.1 du MQB-JC, Paris.

34 Cf. annexe 18, pp. 22-25, partie 2 : Notice du modèle réduit d'*umiaq* n°71.1881.56.78.1 (dite « fiche à trois points ») du MQB-JC, Paris.

35 Ci-après noté MET.

36 Aujourd'hui musée national du Danemark, à Copenhague.

37 Il s'agit du Musée d'Ethnographie du Danemark, fondé en 1841 par C. J. Thomsen, père l'archéologie danoise que C. L. Steinhauer rencontre justement en 1841 à Londres alors qu'il était en train de créer le musée en question. Les deux hommes travaillent ensemble pendant de nombreuses années.

d'abord en tant qu'assistant de Thomsen, puis en tant que de conservateur des collections ethnographiques. Le Groenland étant alors déjà sous la juridiction du Royaume du Danemark, le musée a reçu un grand nombre d'objets et artefacts groenlandais, envoyés par des représentants officiels danois habitant sur l'île mais aussi ramenés à l'occasion d'un certain nombre d'expéditions à caractère scientifique. De plus, Steinhauer aurait joué un rôle important au sein d'échanges d'objets entre le musée de Copenhague et de grands musées ethnographiques européens durant la seconde moitié du XIX^e siècle³⁸. Ce serait donc à l'occasion de l'un de ces échanges que le modèle réduit n°71.1881.56.78.1 serait entré dans les collections françaises. Plusieurs suppositions peuvent alors être formulées : premièrement, pourquoi le modèle réduit du musée des Confluences ne pourrait-il pas lui aussi venir du Groenland via le Danemark via Paris ? Les échanges d'œuvres étant alors relativement fréquents, peut-être que cet objet a transité par Paris avant d'arriver à Lyon, voire peut-être est-ce un dépôt du MET ? Néanmoins, bien que le modèle réduit 60000911 ne possède pas d'ancien numéro d'inventaire – ce qui pourrait aller dans le sens de l'hypothèse d'un dépôt – il est certain qu'il n'est pas enregistré en tant que dépôt auprès du MHNL³⁹, mais il serait utile de pouvoir consulter les registres de sortie des œuvres ou de mises en dépôt du MET pour le confirmer. Car pour le moment en effet, l'hypothèse d'un transfert entre Paris et Lyon ne peut pas être totalement exclue à ce jour. Ou bien peut-être s'agit-il d'un transfert entre Copenhague et Lyon directement ? Ou encore d'un don de la part d'une personne liée au musée de Copenhague à cette époque ? Dans tous les cas, il est difficile de retracer l'histoire de cet objet avant son arrivée au MHNL, mais il est très probable que ce modèle réduit soit arrivé en France – et plus largement en Europe – au début des années 1880.

Cependant, bien que l'historique des objets puisse s'avérer difficile à écrire, il ne faut pas négliger une autre source d'informations importante : l'état de conservation des objets et tout ce que cela peut nous apporter. Établir des constats d'état notamment, peut nous permettre dans un second temps de faire des suppositions et de comprendre certaines choses liées directement à la matérialité de l'objet.

38 Ces informations nous ont été communiquées par M. Martin Appelt, actuel conservateur des collections ethnographiques polaires du musée national du Danemark (*curator of the National Museums of Denmark's northern ethnographical collections*) lors d'échanges personnels via e-mail.

39 Cela a été confirmé par Mme Imberti.

C) **Constats d'état et questions de conservation préventive :**

1. État de conservation des modèles réduits :

Des constats d'état ont été réalisés pour chacun de ces quatre objets au musée des Confluences lors de deux consultations, les 25 novembre 2021 et 04 mars 2022. Pour les lire, se référer aux *Annexes Partie 1*. Ils sont par ailleurs accompagnés de photographies des objets.

Lors de la première consultation (25/11/2021), les modèles réduits étaient disposés tous les quatre sur une table de consultation au sein de la réserve S2A – où ils sont habituellement conservés – dédiée aux collections de petits formats, toutes matières, toutes typologies et toutes origines confondues. Ils étaient encore tous dans leur support de conservation (mousse et/ou boîte de conservation). Sur la table de conservation se trouvaient également une partie du corpus étudié par Mlle Aurore Breit ainsi que les objets sur lesquels Mlle Bertille Cagnin a fait son mémoire d'études. Après un premier temps de découverte du corpus, nous avons procédé aux constats d'état, mais nous n'avons pu en faire seulement trois sur les quatre, faute de temps – il restait celui du modèle réduit d'*umiaq* n°2001.3.73 à faire. Nous avons également pris quelques deux cent cinquante photographies du corpus. Le constat d'état du dernier modèle réduit a été dressé à l'occasion d'une deuxième consultation (04/03/2022) – aussi accompagné de nombreuses prises de vue de l'objet sous différents angles. Cette fois-ci seul l'objet concerné était posé sur la table de consultation, présenté déjà sorti de sa boîte de conservation, toujours dans la réserve S2A. Mlle Breit étant également présente ce jour-là, nous travaillions côte à côte en réserve. Nous avons également fait sortir le modèle réduit d'*umiaq* 60000911 afin de compléter le constat d'état dressé lors de la première consultation, ainsi que pour reprendre des photographies de sa boîte de conservation. Enfin, nous avons pu voir les deux *qajaq* inuit conservés dans les réserves du musée des Confluences avec Mme Imberti, l'un vendu au MHNL en 1889 par la Compagnie du Groenland de Copenhague, provenant du Groenland (n°60000897), et l'autre vendu par M. Goudal en février 2001, provenant de la Baie d'Hudson (n°2001.3.59), ainsi qu'un anorak du Groenland avec une ceinture de *qajaq* monté sur mannequin acquis par le musée en 1891 auprès d'une personne nommée Heisse.

Concernant les conditions de conservation des œuvres, la température de la réserve S2A est contrôlée par le chauffage général du bâtiment et varie entre 18°C et 21°C. Néanmoins nous pouvons noter l'absence de régulateur d'humidité. Ce ne sont donc pas des conditions

climatiques spécifiques à la conservation des modèles réduits – ou plutôt du matériau cuir en l'occurrence – puisque la réserve n'est pas dédiée à une typologie d'objets en particulier. Les pièces se trouvent dans la travée 09 de la réserve, qui est dédiée à l'Amérique. Les modèles de *qajaq* n°60000912 et n°60000913 sont conservés dans le même portoir en métal, qui est rangé dans une colonne dédiée aux collections nord-américaines. L'*umiaq* n°2001.3.73 est lui aussi dans l'un de ces portoirs, dans une autre colonne dédiée aux collections d'Amérique du nord. Tandis que l'*umiaq* n°60000911 est posé sur une étagère en métal, à côté d'autres modèles réduits d'Amérique du nord et de Terre de Feu, car ses dimensions ne permettent pas de le ranger dans un portoir – ce dernier, de taille standard, mesurant 49 centimètres par 62 centimètres de côté (et 4,5 ou 19,5 centimètres de hauteur) se révèle effectivement trop petit pour accueillir le modèle réduit, l'embarcation seule mesurant déjà 74,5 centimètres de long. Les objets prennent place dans différents types de supports de conservation, détaillés dans les constats d'état présents en Annexes.

2. Préconisations de conservation :

Nous avons constaté des modes de conditionnement très variés pour ces quatre modèles réduits. Il semblerait que le plus adapté parmi ces derniers soit celui de l'*umiaq* n°60000911, qui est posé dans un bloc de mousse Ethafoam® creusée à la forme (ainsi qu'à celles des figurines et des éléments associés) avec une interface en Tyvek® afin d'empêcher le contact direct entre la mousse et les matériaux constitutifs des objets, le tout contenu dans une boîte en polypropylène cannelé. Comme c'est le cas pour chacun des constats d'état des objets, quelques recommandations concernant le conditionnement des modèles réduits figurent dans la partie « Conditionnement/ Emballage » desdits constats.

Ainsi, la configuration de stockage la plus adéquate pour ces pièces est une boîte en polypropylène cannelé contenant un bloc de mousse Ethafoam® creusée aux dimensions de chaque partie désolidarisée, dont les surfaces en contact sont recouvertes de Tyvek® (à changer régulièrement en raison d'une possible exsudation grasseuse des peaux des embarcations et autres éléments en cuir)⁴⁰. Les emplacements doivent être creusés de façon très précise, pour qu'il y ait le moins de jeu possible et donc empêcher les déformations des éléments. Les

⁴⁰ Nous remercions ici Fabrice Sauvagnargues, chargé de conservation préventive auprès du pôle Conservation-Restauration du musée du quai Branly-Jacques Chirac pour son regard avisé sur les conditionnements des objets et ces remarques pertinentes et formatrices, transmises via notre Directrice de recherche, Daria Cevoli en date 14/04/2022.

embarcations doivent être posées dans la mousse jusqu'à hauteur des plats-bords de façon à les soutenir entièrement. Chaque élément disposé dans la mousse creusée ne doit pas être trop proche des autres.

Quant aux conditions climatiques et d'éclairage les plus appropriées pour cette typologie d'objets, nous nous sommes appuyées sur les recommandations de l'Institut canadien de conservation (ICC) relatives à la conservation des *qajaq* et *umiat* et au soin des objets en cuir dans les musées. Pour l'éclairage, il est conseillé de conserver les objets à l'abri de la lumière ambiante de la réserve et donc de privilégier les boîtes fermées. Dans le cas où ces pièces seraient exposées, l'éclairage maximal ne doit pas excéder 150 lux avec un rayonnement ultraviolet ne dépassant pas 75 microwatts par lumen. Il ne faut pas exposer les objets en cuir à des projecteurs puissants, au soleil ou à la lumière du jour (risque de dessèchement et dégradation photochimique). De plus, le cuir étant un matériau très sensible aux variations de température et d'humidité relative, il faut s'assurer de lui fournir des conditions de conservation particulièrement stables. La température recommandée se situe entre 18°C et 20°C, il faut à tout prix éviter de dépasser les 25°C afin d'éviter la dessiccation des matériaux. Enfin, le taux d'humidité relative préconisé se trouve entre 45 et 55 %, à maintenir avec l'aide d'un régulateur d'humidité relative⁴¹.

3. Qu'est-ce que la conservation des *qajaq* et *umiat* nous dit de celle des modèles réduits ?

Les embarcations telles que les *qajaq* et *umiat* posent des questions et des difficultés de conservation tout à fait spécifiques car elles sont conçues pour être supportées entièrement et uniformément par l'eau. Par conséquent, lorsqu'elles sont posées sur une surface plane, elles sont soumises à des tensions et donc risquent de subir d'importantes déformations. C'est pourquoi ces objets nécessitent la présence de supports adéquats, que ce soit en réserve ou lorsqu'ils sont exposés. Il ne faut pas non plus négliger les risques relatifs aux variations d'humidité relative, cette dernière pouvant avoir des effets défavorables sur la structure même des embarcations. Selon les préconisations de l'ICC, les supports doivent présenter les caractéristiques suivantes : les parties du support en contact direct avec l'objet doivent être matelassées, le support doit épouser la forme de la coque et soutenir le squelette de

41 STONE, Tom, « Les soins des canots, des kayaks et des oumiaks », *Notes de l'ICC 6/3*, Institut canadien de conservation, 2010 (première publication en 1986). Et « Le soin des cuirs de tannage végétal et minéral », *Notes de l'ICC 8/2*, Institut canadien de conservation, 1992.

l'embarcation (les membrures notamment), et il doit aussi permettre au matériau de réagir aux variations de l'humidité relative (dilatation et contraction). En réserve, le support doit offrir un soutien uniforme à l'embarcation ; la pression doit être répartie le plus possible sur la partie inférieure de la coque et sur les côtés afin d'assurer la bonne conservation du profil de l'embarcation. Par exemple, les *qajaq* peuvent être placés dans un ber de lancement classique matelassé épousant le profil de l'objet, qui pourra ensuite être rangé sur un râtelier, ou bien le *qajaq* peut être placé à l'envers, avec les plats-bords reposant, au niveau des barrots, sur des supports matelassés. Pour l'exposition des embarcations, des variantes du ber de lancement classique peuvent être utilisées. Il faut avant tout éviter une exposition selon un plan incliné qui entraînerait une répartition inégale des tensions et aggraverait donc les risques de déformation. Toutefois, chaque embarcation doit être considérée comme un cas particulier, c'est la raison pour laquelle le support et les conditions de conservation doivent être adaptés à chaque objet.

Les préconisations de conservation concernant les embarcations grandeur nature pourraient ainsi être rapprochées de celles des modèles réduits. Nous remarquons d'ailleurs que ces dernières concordent en partie avec les préconisations de conservation que nous avons abordées ci-avant. Après tout, les modèles réduits étant la miniaturisation d'objets à échelle 1, pourquoi ne pas considérer des conditions de conservation similaires, tout en s'adaptant aux particularités de chaque pièce ?

II. Les modèles réduits ou la miniaturisation de la culture matérielle inuit :

A) **Des objets emblématiques de la culture matérielle inuit : mode de vie de chasseurs-pêcheurs :**

1. Les modèles réduits, des embarcations utilitaires reproduites à petite échelle :

Au travers de leur architecture et de leurs caractéristiques visuelles, nous pouvons constater que les modèles réduits sont fabriqués avec les mêmes techniques de fabrication que

les *qajaq* et *umiatic* grandeur nature, comme nous l'avons fait remarqué précédemment dans les descriptions des objets. Ces artefacts sont d'un réalisme frappant lorsque nous les mettons en regard avec les objets qu'ils représentent, quant à eux fréquemment présents dans les collections des musées occidentaux, notamment pour ce qui est des *qajaq*. Il n'est pas rare – en France du moins – qu'au moins un *qajaq* inuit soit conservé dans les collections des musées ethnographiques ou dans celles des muséums d'histoire naturelle⁴². En étudiant de plus près l'architecture des *qajaq* notamment, il apparaît très clair que les modèles réduits respectent au mieux l'architecture navale – dans les limites permises par la miniaturisation bien entendu. Ainsi, lors des descriptions des modèles réduits, nous avons repris le vocabulaire spécifique employé par Paul-Émile Victor et Joëlle Robert-Lamblin dans leur ouvrage sur les Inuit d'Ammassalik pour la description des embarcations grandeur nature, comme elles en sont des reproductions à petite échelle, présentant les mêmes spécificités. Lorsque nous observons les schémas présents dans cet ouvrage, nous retrouvons effectivement les mêmes détails au sein des modèles réduits (cf. annexes 19 et 19 bis, pp. 26-27, partie 2) et, par conséquent, nous employons la même terminologie pour les décrire⁴³. Afin de rendre compte de la différence d'échelle entre ces pièces et les embarcations à échelle 1, voici les dimensions moyennes d'un *qajaq* inuit (ces dimensions varient en fonction de la taille et du poids de l'utilisateur, ainsi qu'en fonction de l'usage qui en est fait)⁴⁴ : il peut faire 5,15 à 5,90 mètres de longueur totale, pour une largeur maximale située entre 45 et 50 centimètres, au niveau du trou d'homme, faisant quant à lui entre 33 et 39 centimètres de large, et la hauteur intérieure du *qajaq* est généralement située entre 11 et 18 centimètres⁴⁵. Par ailleurs, nous remarquons également que les modèles réduits ne représentent pas seulement les structures des embarcations à l'identique, mais que cela concerne aussi tout l'équipement puisque nous pouvons comparer les éléments associés aux modèles-réduits aux pièces présentées dans les collections muséales. Par exemple, en consultant la base de données des collections en ligne du MQB-JC, nous pouvons voir plusieurs *qajaq*, ainsi que des pagaies doubles, mais y figurent également de nombreux objets que nous retrouvons dans les modèles-réduits : des harpons, des flotteurs, des harpons (ou dards) à oiseaux, des propulseurs,

42 Source : cours de Mme Gwénaële GUIGON, École du Louvre, Spécialité Arts des Amériques, Cours de synthèse, 2020.

43 VICTOR, Paul-Émile et Joëlle ROBERT-LAMBLIN, 1989, *La civilisation du phoque – Jeux, gestes et techniques des Eskimos d'Ammassalik*. Armand Colin, Paris. Et LE MOUËL, Jean-François, 1978, « *Ceux des mouettes* » – *Les Eskimo naujâmiut, Groënland-Ouest, documents d'écologie humaine*. Institut d'Ethnologie, Musée de l'Homme, Paris.

44 Références identiques à celle de la note 29. Également cf. GESSAIN, Robert, 1965, *Eskimo du Groënland, Ammassilimiut – Comment vivent-ils ? N°1*. Centres de recherches anthropologiques, Musée de l'Homme, Paris.

45 Il s'agit de dimensions moyennes pour des embarcations du Groënland vers le milieu du XX^e siècle ; ces dimensions peuvent varier selon les époques, les régions et les habitudes des communautés inuit qui les utilisent.

des plateaux supports de la courroie du harpon, des anorak, des *kamik*... qui ressemblent en tout point aux versions miniatures, à l'exception peut-être de quelques détails.

En effet, il ne faut pas faire abstraction de quelques différences notables entre les modèles réduits et leurs versions grandeur nature. Tout d'abord, nous ne pouvons actuellement pas affirmer que le processus de fabrication est exactement le même pour les deux typologies d'objets – les modèles réduits et les embarcations grandeur nature – puisqu'il y a peu d'informations sur le contexte de production, d'utilisation et de collecte des modèles réduits. Lors de la fabrication d'un *qajaq* ou d'un *umiaq*, les étapes de construction sont réparties entre les hommes et les femmes de la communauté ; les premiers se chargent d'abord de bâtir le squelette en bois, puis les secondes s'occupent d'empeausser l'embarcation, pour ensuite la redonner aux hommes qui réalisent les finitions (la mise en place du trou d'homme pour les *qajaq* notamment). Or, nous n'avons jusqu'à présent pas eu d'informations ou de témoignages quant au déroulement des étapes de fabrication des modèles réduits d'embarcation, ce qui ne permet donc pas d'affirmer – ou d'infirmer – quoi que ce soit. Pourtant nous pouvons lire dans la notice du modèle réduit d'*umiaq* n° 71.1881.56.78.1 du MQB-JC (cf. annexe 18, pp. 22-25, partie 2), dont nous avons parlé ci-avant, que son auteur a considéré que, si les modèles réduits reprenaient fidèlement l'architecture des embarcations, alors les procédés et les étapes de fabrication devaient être les mêmes. Ensuite, nous observons que certains éléments présents sur les embarcations à échelle 1 semblent néanmoins absents de leur version modèles réduits, à savoir, les amulettes (*qoorut*) et autres ornements. Leur présence sur les embarcations est notamment soulignée par Paul-Emile Victor⁴⁶ :

« Traditionnellement, le plus grand soin était apporté non seulement à la fabrication du kayak et à l'imperméabilité de sa couverture de peau (en l'enduisant de graisse de phoque), mais aussi à son ornementation dénotant de réelles préoccupations esthétiques. Tout le matériel de chasse figurant sur le pont du kayak, tous les vêtements du chasseur, y compris sa casquette et sa visière de protection contre la réverbération, étaient finement travaillés et soigneusement ornés. Ces décorations, représentant le plus souvent des animaux marins, ou symbolisant les esprits tutélaires du chasseur, rappellent la valeur spirituelle qu'avait une telle rencontre, entre l'homme et le gibier. [...] »

Ceci étant dit, bien que la présence de ces éléments soit importante sur les embarcations afin de garantir au chasseur une chasse bénéfique et fructueuse, il est probable que leur absence puisse s'expliquer par le fait que, d'une part, la miniaturisation ne permette pas de les représenter –

46 VICTOR, Paul-Émile et Joëlle ROBERT-LAMBLIN, 1989, *La civilisation du phoque – Jeux, gestes et techniques des Eskimos d'Ammassalik*. Armand Colin, Paris.

comme ce sont déjà des objets de petites dimensions –, et d'autre part, les modèles réduits n'ayant pas une fonction, visiblement, utilitaire dans le cadre de la chasse, leur présence n'est probablement pas nécessaire. Enfin, l'autre principale différence réside dans l'emploi des matériaux – outre le fait que ce ne sont bien évidemment pas les mêmes quantités qui sont utilisées – et de leur mise en œuvre ; en effet, les couvertures des modèles réduits n'apparaissent ni peintes ni teintées alors que c'était habituellement le cas des embarcations. Peindre l'enveloppe en peaux de cette dernière, surtout pour les *qajaq*, est à la fois une stratégie de chasse (camouflage) et une façon d'assurer une meilleure préservation de l'embarcation (prévenir la porosité et renforcer les peaux)⁴⁷.

2. La navigation et la chasse chez les Inuit :

Les embarcations traditionnelles occupaient une place tout à fait prépondérante dans la vie des Inuit jusques dans les années 1960. Elles sont au coeur de la vie nomade de ces chasseurs-pêcheurs. Elles sont finalement la raison d'être de la production des modèles réduits, puisque l'enjeu, ici, est la représentation d'objets essentiels fondamentalement ancrés dans le mode de vie et utilisés quotidiennement par les communautés inuit. De fait, il s'agit d'une production limitée dans le temps, le mode vie des Inuit étant soumis à d'importantes évolutions au cours de la première moitié du XX^e siècle. Il semblerait que la fabrication des modèles réduits – du moins la typologie de ceux concernés par cette étude – se développe sur un temps relativement restreint, allant de la première moitié du XIX^e siècle aux années 1950-1960 – ces dernières coïncidant justement avec l'abandon des moyens de navigation traditionnels en faveur de l'utilisation de bateaux à moteur. Ceci s'explique en partie par la raréfaction des ressources ; en effet, un *qajaq* nécessite trois à quatre peaux de phoques⁴⁸, et le peaussage d'un *umiag* sept à neuf peaux de phoques à renouveler tous les cinq ans. Or, les espèces animales concernées, à savoir le phoque barbu à capuchon et le phoque du Groenland, sont chassés massivement par les chasseurs norvégiens, ce qui entraîne un déclin non négligeable de leur population entre la deuxième moitié du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle.

La chasse en *qajaq* est la forme de prédation la plus pratiquée par les Inuit, et ce jusque dans la première moitié du XX^e siècle. Les proies concernées sont les phoques en premier lieu

47 LE MOUËL, Jean-François, 1978, « *Ceux des mouettes* » – *Les Eskimo naujâmiut, Groënland-Ouest, documents d'écologie humaine*. Institut d'Ethnologie, Musée de l'Homme, Paris.

48 KAALUND, Bodil, 1979/2010, *The Art of Greenland*. Gyldendal Editions, Copenhague.

(plusieurs espèces), les morses, ainsi que les oiseaux, et plus rarement les cétacés. Cette activité est au centre de la vie d'un homme inuit. Ce dernier, pour être considéré en tant qu'homme, doit être capable de subvenir aux besoins de sa famille et par conséquent être un bon chasseur. Son *qajaq* devient alors son bien le plus précieux, ce qui transparaît clairement au travers du récit de Georg Quppersimaan, ancien chaman inuit converti au christianisme en 1915, né dans l'est du Groenland en 1889⁴⁹. De plus, toutes les sources que nous avons rencontrées insistent sur l'importance de la transmission des connaissances au sein de l'unité familiale : le père ou l'oncle fabrique à l'adolescent (8-10 ans) son premier *qajaq*. Ce moment est le temps de la transmission et de l'apprentissage, aussi bien concernant la fabrication – puisque le jeune assiste à toutes les étapes – que la navigation. Un chasseur a plusieurs *qajaq* au cours de sa vie, aussi pour répondre à plusieurs besoins ; deux, habituellement : un *qajaq* court transportable en traîneau pour naviguer dans une mer encombrée de glaces (aussi appelé *qajaq* côtier) et, un plus long pour la chasse dans une mer libre d'obstacles (ou *qajaq* de pleine mer)⁵⁰. Quand ils ne sont pas utilisés, les *qajaq* sont placés à l'envers sur des échafaudages mesurant un à deux mètres de hauteur pour leur protection. Enfin, il nous faut souligner que la chasse et la pêche en *qajaq* sont des activités très dangereuses et que la noyade (accidentelle ou suite à une altercation avec un animal) est une des principales causes de mortalité chez les hommes jusqu'au milieu du XX^e siècle⁵¹ – c'est d'ailleurs aussi l'une des raisons pour lesquelles les embarcations traditionnelles ont été remplacées par des bateaux à moteur hors bord.

Quant aux *umiat*, qui servent principalement au transport des familles et des biens lors des déplacements saisonniers, et parfois pour la chasse à la baleine, ils sont au-delà de leur aspect utilitaire, un symbole de richesse. Ce sont les familles les plus riches qui en possèdent, et par conséquent les plus nombreuses également ; en effet, pour avoir un *umiaq* il faut avoir assez de membres dans sa famille pour le manœuvrer et il faut nécessairement être capable de subvenir aux besoins d'une famille nombreuse⁵². Il faut, de surcroît être en mesure d'assurer l'entretien de l'*umiaq* puisqu'il nécessite, nous l'avons mentionné précédemment, un grand nombre de peaux

49 Son autobiographie est recueillie et écrite en danois par le pasteur Otto Sandgreen au début des années 1960. Nous faisons ici référence au chapitre intitulé « Je reçois un kayak », pp 63-65. Cf. QUPPERSIMAAN, Georg, 1972, *Mon passé eskimo*, édité par Otto Sandgreen, traduction française en 1992, Gallimard (*nrf*, collection L'aube des peuples), Paris.

50 VICTOR, Paul-Émile et Joëlle ROBERT-LAMBLIN, 1989, *La civilisation du phoque – Jeux, gestes et techniques des Eskimos d'Ammassalik*. Armand Colin, Paris.

51 Les dangers de la chasse en *qajaq* sont notamment abordés par DAHL Jens, qui fait également mention de ce qui est appelé la « *kayak sickness* » ou « *nangiarneq* » en inuit (développée aussi par K.G. Hansen dans un article datant de 1994) qui serait en partie responsable des noyades de chasseur. Cf. Jens DAHL, *Saqqaq : An Inuit Hunting Community in the Modern World*, 2000, University of Toronto Press.

52 VICTOR, Paul-Émile et Joëlle ROBERT-LAMBLIN, 1989, *La civilisation du phoque – Jeux, gestes et techniques des Eskimos d'Ammassalik*. Armand Colin, Paris.

de phoques à renouveler régulièrement, ce qui représente donc des ressources non négligeables, d'autant plus que les espèces animales en question sont victimes de surexploitation. Ainsi, les *umiak* sont remplacés par des barques européennes en bois, appelées *umiaussak* dans les années 1950-1960 (en fonction des régions du Groenland). À cela s'ajoute une question pratique de sécurité, étant donné que le bois des embarcations modernes est plus résistant face aux chocs avec les icebergs, qui peuvent s'avérer fatals pour une embarcation traditionnelle en peaux⁵³. Les *umiak*, lorsqu'ils ne sont pas utilisés (c'est-à-dire en hiver), sont eux aussi entreposés à l'envers sur des échafaudages en bois devant la maison. Ainsi protégés des animaux, ils servent aussi de réserve de nourriture (la viande est déposée sur les bancs de l'embarcation). Dans son ouvrage⁵⁴, Bodil Kaalund fait mention du film de Jens Rosing, *The Last Umiak Voyage*, datant de 1966, dans lequel une famille effectue son dernier voyage de pêche, trois semaines durant. Cela constitue l'un des rares témoignages directs de l'utilisation de ces embarcations traditionnelles.

Avec la généralisation de l'emploi des bateaux à moteur dans les années 1950, c'est tout un mode de vie qui se métamorphose tout comme les pratiques traditionnelles de chasse qui sont contraintes d'évoluer. Les valeurs de partage et de solidarité fondamentalement liées à ces pratiques connaissent d'ailleurs une certaine remise en perspective⁵⁵.

3. Qajaq grandeur nature et modèles réduits : de l'identification de typologies à celles des provenances ?

Nous émettons ici une hypothèse selon laquelle la provenance géographique des modèles réduits (à l'échelle régionale) pourrait être identifiable par une analogie entre les typologies de *qajaq* et les typologies de modèles réduits connus.

Nous constatons en effet qu'il existe une large typologie de *qajaq* (inuit mais pas seulement)⁵⁶ ; ces derniers varient en fonction qu'ils proviennent d'Alaska, de la Baie d'Hudson, de l'Île de Baffin, du Groenland, etc., mais aussi selon l'époque à laquelle ils ont été réalisés. Harvey Golden⁵⁷, notamment, travaille sur l'identification de ces typologies. Son étude s'appuie

53 LE MOUËL, Jean-François, 1978, « *Ceux des mouettes* » – *Les Eskimo naujamiut, Groenland-Ouest, documents d'écologie humaine*. Institut d'Ethnologie, Musée de l'Homme, Paris.

54 Cf. Bodil KAALUND, 1979/2010, *The Art of Greenland*, Gyldendal Editions, Copenhague.

55 DAHL, Jens, 2000, *Saqqaq : An Inuit Hunting Community in the Modern World*. University of Toronto Press.

56 Les *qajaq* sont produits et utilisés par deux cultures de l'Extrême-Orient russe : les Koriak et les Tchoukches ; et principalement par deux cultures nord-américaines : les Alutiit et les Inuit-Iñupiat ; ainsi que par les Yupiit qui se trouvent de part et d'autre du détroit de Béring. Cf. Harvey Golden.

57 Harvey Golden présente ses recherches de manière synthétique sur un site internet (<https://www.traditionalkayaks.com/index.html>) et il a également publié deux ouvrages sur le sujet : *Kayaks of Greenland : The*

sur les recherches antérieures existantes ainsi que sur des recherches de terrain et sur ce qui pourrait être appelée de l'« archéo-ethnographie expérimentale » : il réalise des répliques grandeur nature des embarcations qu'il a eu la possibilité d'étudier (à partir d'un corpus de quatre-vingt-deux embarcations à ce jour), ainsi que de leur pagaie lorsqu'elle est présente, pour ensuite les mettre à l'eau et tester leur maniabilité. Cela peut aussi permettre de saisir les particularités de chaque modèle, qui sont à mettre en relation avec le contexte géographique et historique des *qajaq* originaux (lorsque ce type d'informations est accessible)⁵⁸.

Ainsi, grâce à ce type de base de données, peut-être pourrions nous rapprocher les modèles réduits aux *qajaq* répertoriés, étudiés et identifiés, de façon à déterminer leur région d'origine. Il faut cependant garder à l'esprit qu'il ne sera pas – voire jamais – possible de déterminer le lieu exact de fabrication étant donné qu'il n'est pas possible de savoir si les modèles réduits (et c'est probablement le cas de nombreux *qajaq*) ont bien été fabriqués dans le lieu où ils ont été vendus. Effectivement, il est essentiel de noter que les populations se rassemblent souvent dans les ports commerciaux et autres postes de traite permettant aux communautés autochtones de venir vendre ou échanger des produits aux Occidentaux et aux Américains, sans pour autant que cela soit leur lieu de résidence permanente. Aussi un objet a très bien pu être fabriqué dans un lieu (indéterminé) pour être vendu dans un autre endroit (identifié ou identifiable, par exemple, par comparaison). Par exemple, la pagaie double tenue par la figurine du modèle réduit n°60000912 du musée des Confluences est comparable à la réplique de pagaie n°12 de Harvey Golden, référencée en tant que « Illorsuit Greenland : 99'' x 3-3/8'' » (sans davantage de précisions, contrairement aux *qajaq*, ce qui est regrettable)⁵⁹ ; par conséquent, nous pourrions supposer que ce modèle réduit – ou du moins la pagaie voire la figurine à laquelle elle appartient par extension – a peut-être été fabriquée par des habitants de la région d'Illorsuit, c'est-à-dire de la municipalité d'Avannaata (cf. annexe 15, page 17, partie 2), sur la côte Ouest du Groenland.

Un autre outil à notre disposition pour tester cette hypothèse pourrait être les informations contenues, et surtout les plans et coupes des embarcations étudiées et référencées au sein de l'*Encyclopedia Arctica*⁶⁰. Cette dernière est une somme encyclopédique de quinze volumes qui

History and Development of the Greenlandic Hunting Kayak, 1600-2000, 2006 (édition corrigée en 2022), et *Kayaks of Alaska*, 2015 (auxquels nous n'avons pas eu accès lors de nos recherches).

58 Cf. annexes 20 et 20 bis, page 28, partie 2 : captures d'écran de la carte et du tableau disponible sur le site internet de M. Harvey Golden.

59 Cf. annexe 21, page 29, partie 2 : capture d'écran des répliques de pagaie de *qajaq* : pagaie double n°12 de Harvey Golden référencée en tant que « Illorsuit Greenland : 99'' x 3-3/8'' ».

60 <https://collections.dartmouth.edu/arctica-beta/index.html>

n'a pas été publiée mais dont le contenu a été mis en ligne par la Bibliothèque de l'Université de Dartmouth (Canada). Ce tapuscrit est le résultat d'un projet de recherche destiné à produire un ouvrage de référence à propos de l'Arctique, ayant eu cours de 1947 à 1951 et qui était originellement prévu en vingt volumes. Mais le projet est abandonné lorsque l'*Office of Naval Research* (ONR), du Département de la Marine des États-Unis retire son soutien financier. En 1951, il existe alors quatre exemplaires de l'*Encyclopedia Arctica* : trois à l'ONR et un quatrième au sein la collection de Vilhjalmur Stefansson (1879-1962). Ce dernier, faisant partie du projet, a été recruté par l'ONR en 1946, et est l'un des principaux contributeurs de l'Encyclopédie. En 1947 il devient « Arctic Consultant » pour l'Université de Dartmouth et à qui il vend sa bibliothèque, dont fait partie l'*Encyclopedia Arctica*. Le volume 9 de l'encyclopédie s'intitule « Transportation and Communications » et nous pouvons y trouver une partie portant sur les « Arctic Skin Boats », dans laquelle se trouvent notamment vingt-huit plans d'embarcations traditionnelles inuit (ou apparentées) proposant une projection verticale longitudinale, une demi-projection horizontale, ainsi que des demi-projections verticales de chacune des embarcations référencées dans l'ouvrage. Dénomination, provenance, dimensions et échelle sont également indiquées sur chaque plan. Parmi ces plans se trouvent cinq *umiak* (Alaska, Détroit d'Hudson, Groenland) et vingt-trois *qajaq* (de la région Arctique allant du Détroit de Béring au Groenland). Ainsi, nous pourrions éventuellement chercher à faire une comparaison entre le modèle réduit d'*umiak* n°60000911 du musée des Confluences avec l'*umiak* représenté sur la Figure 5 du Volume 9, appelé « Umiak East Greenland », dessiné par Chapelle en 1946⁶¹ ; il faudrait bien entendu que cela s'accompagne de calculs mathématiques et de report d'échelle, ainsi qu'un examen plus approfondi de la structure de l'objet et des informations contenues dans le plan.

Il s'agit néanmoins de suppositions et de comparaisons hypothétiques, il faudrait étudier cette question davantage en profondeur, afin de tester l'hypothèse selon laquelle nous pourrions retracer les provenances des modèles réduits grâce aux données récoltées sur les embarcations grandeur nature conservées aujourd'hui. D'autant plus que chaque pièce peut être considérée comme un cas particulier. Nous pouvons avancer par ailleurs que les modèles réduits ne sont pas nécessairement des copies à petite échelle d'objets existants, mais plutôt des réductions d'embarcations réalisées dans le type de celles que les communautés autochtones – fabricant les modèles réduits – ont utilisées dans leur vie quotidienne.

61 Cf. annexe 22, page 30, partie 2.

La petite échelle des modèles réduits s'inscrit par ailleurs dans le cadre de la miniaturisation, qui est tout à fait caractéristique de la culture matérielle inuit.

B) La miniature et l'art inuit : histoire, perception et évolution

1. La miniature inuit, mode d'expression artistique singulier :

La miniaturisation est omniprésente au sein de la culture matérielle inuit. L'art inuit est avant tout un art de la miniature et cela s'explique à la fois par une contrainte matérielle (les matériaux utilisés ne sont pas disponibles en grande quantité) ainsi que par le mode de vie nomade des Inuit. Cette tendance à la production d'objets de petites dimensions est enracinée dans l'histoire, l'environnement et le contexte culturel inuit.

Qu'est-ce qu'une miniature ? Elle se définit, d'après Frédéric Laugrand et Jarich Oosten⁶², comme ceci : « A miniature is a small image of an object or a being. »⁶³. Il existe une grande variété d'objets miniatures, qui ont par ailleurs connu des évolutions, étant donné que les exemplaires les plus anciens datent à ce jour de la culture du Dorset⁶⁴. Laugrand et Oosten font de plus remarquer que rien n'a été spécifiquement écrit auparavant sur le sujet ; pourtant ils ne sont pas les seuls à souligner à quel point les miniatures témoignent du talent et de la dextérité des artistes inuit. Bodil Kaalund reconnaît également la grande minutie du travail et le savoir-faire remarquable des sculpteurs qui réalisent ces miniatures dans son ouvrage⁶⁵ ; dans ce dernier elle aborde néanmoins cette thématique sous un angle plutôt matériel :

« The form and character of a material determine in advance a great deal about the making and appearance of any work of art, but with the Greenlandic artist there is a particularly great respect for the form as provided by nature, perhaps unconsciously, inspired by the ancient belief that all things are alive that each stone and piece of wood has its *inua*, its owner. »⁶⁶

62 LAUGRAND, Frédéric and Jarich OOSTEN, « When Toys and Ornaments Come into Play : The Transformative Power of Miniatures in Canadian Inuit Cosmology », in *Museum Anthropology*, Volume 31 n°2, pp. 69-84.

63 (N.D.L.R.) « Une miniature est une petite image d'un objet ou d'un être vivant. », cf. LAUGRAND, Frédéric and Jarich OOSTEN, « When Toys and Ornaments Come into Play : The Transformative Power of Miniatures in Canadian Inuit Cosmology », page 80.

64 La culture du Dorset est la plus ancienne culture attestée de l'Arctique nord-américain. Ce sont les premières populations à s'y installer, occupant la région de l'Alaska au Groenland, à partir de 2500 avant notre ère. Ce sont des chasseurs-pêcheurs nomades dont les principaux témoins de leur culture matérielle sont des figurines zoomorphes, quelques figurines anthropomorphes et des masques (entre autres). Alors que le climat de l'Arctique se réchauffe, vers 1000 de notre ère, cette population est remplacée par ce qui est appelée la culture de Thulé. (Source : cours de Mme Julie Patrois, École du Louvre, 2020)

65 KAALUND, Bodil, 1979/2010, *The Art of Greenland*. Gyldendal Editions, Copenhague.

66 (N.D.L.R.) « La forme et le type d'un matériau détermine à l'avance une grande partie de la réalisation et de l'apparence de toute œuvre d'art, mais chez l'artiste groenlandais il existe un respect particulièrement important pour la forme telle qu'elle est offerte par la nature, peut-être inconsciemment, inspiré par l'ancienne croyance que toutes les choses sont

Kaalund parle essentiellement des miniatures comprises comme étant des amulettes ou des parures. Tandis que Laugrand et Oosten prennent en considération une plus grande variété d'objets et expliquent que les miniatures ont des usages et des significations multiples. Certains de ces objets miniatures sont ainsi liés aux enfants ; d'autant plus que les jouets possèdent une dimension pédagogique essentielle car ils sont des outils d'apprentissage. Dans la vie adulte, les miniatures sont principalement présentes sous forme de parures et d'amulettes et sont étroitement liées aux rituels chamaniques (propriétés prophylactiques des objets) ; les chamans, avant la christianisation, utilisaient un grand nombre d'objets miniatures, et ce, dans différents contextes. Étroitement liées à la vie, les miniatures sont aussi présentes au sein des rites funéraires – elles permettent, entre autres, aux défunts de rejoindre leurs ancêtres – et donc liées à la mort. De par leur multiplicité et leur complexité d'interprétations, les miniatures peuvent être difficiles à saisir depuis un prisme occidental ; effectivement, Laugrand et Oosten insistent sur le fait qu'il serait vain de vouloir à tout prix distinguer ou classer ces artefacts selon nos catégories et nos représentations occidentales : « Clear distinctions between toys, ornaments, and ritual objects cannot be made; the same objects could be used in various ways depending on the context. »⁶⁷. Par ailleurs, il ne faut pas négliger l'impact de la christianisation sur la culture matérielle et plus précisément ici sur la production des miniatures, qui, ceci étant dit, continuent à être fabriquées de nos jours. Elles ont néanmoins évolué et sont considérées différemment, comme Laugrand et Oosten le font observer :

« Today, Inuit have become Christians, and many people reject the use of amulets and charms as well as their “magical” or “religious” properties. But many miniatures can still be found in Arctic communities. They connect people to their roots and traditions. [...] Whereas most Inuit carvings are today produced for an external market, miniatures are still popular among Inuit. »⁶⁸

Aujourd'hui la plupart des productions miniatures sont effectivement fabriquées dans le but de satisfaire une demande provenant du marché de l'art, mais les Inuit modernes continuent aussi à

vivantes, que chaque pierre et chaque morceau de bois possède son *inua*, son propriétaire. », cf. KAALUND, Bodil, 1979/2010, *The Art of Greenland*, page 51.

67 (N.D.L.R.) « Il est impossible d'établir des distinctions claires entre jouets, ornements et objets rituels ; les mêmes objets peuvent être utilisés de différentes manières selon le contexte. », cf. LAUGRAND, Frédéric and Jarich OOSTEN, « When Toys and Ornaments Come into Play : The Transformative Power of Miniatures in Canadian Inuit Cosmology », page 72.

68 (N.D.L.R.) « Aujourd'hui, les Inuit sont devenus chrétiens et beaucoup rejettent l'utilisation d'amulettes et de charmes ainsi que leurs propriétés "magiques" ou "religieuses". Mais on peut encore trouver de nombreuses miniatures dans les communautés arctiques. Elles relient les gens à leurs racines et à leurs traditions. [...] Alors que la plupart des sculptures inuit sont aujourd'hui produites pour un marché extérieur, les miniatures sont toujours populaires parmi les Inuit. », cf. cf. LAUGRAND, Frédéric and Jarich OOSTEN, « When Toys and Ornaments Come into Play : The Transformative Power of Miniatures in Canadian Inuit Cosmology », page 69.

porter des miniatures, mais plutôt que d'amulettes il s'agit, par exemple, de *kamik* miniatures ou d'*ulu* miniatures portés en pendentifs ou en boucles d'oreille.

Le goût des Inuit pour les objets de petites dimensions a très probablement eu un rôle à jouer dans le développement des modèles réduits ; mais ces derniers peuvent-ils pour autant être qualifiés de miniatures à proprement parler ? Il semblerait que ce ne soit plutôt pas le cas, bien que cette production ait été indubitablement influencées par la miniaturisation caractéristique de la culture matérielle inuit. Les miniatures s'inscrivent pleinement dans une vision du monde, dans une vision des choses, ce qui a forcément eu un impact sur d'autres typologies d'objets telles que celle des modèles réduits dont il est question dans cette étude. Les dimensions de ces derniers en sont peut-être l'une des expressions. D'autre part, peut-être faudrait-il envisager les modèles réduits à l'aune de ce qui a été souligné pour les miniatures, et donc remettre en question le fait de vouloir trouver une interprétation unique à ces objets. Nous pouvons supposer, que les modèles réduits, comme les miniatures, ne rentrent pas nécessairement dans une catégorie (au sens occidental).

D'où la nécessité de remettre en question nos préjugés et nos concepts appliqués à ce type de collection ainsi que celle de se rapprocher des communautés autochtones, qui sont naturellement les mieux placées pour nous parler de ces objets. Il ne faut pas non plus oublier que le mode de vie des Inuit a largement évolué depuis soixante-dix ans, ce qui induit une potentielle évolution de l'appréhension de tels objets.

2. L'art inuit : évolution du mode de vie et perception occidentale :

Le mode de vie des Inuit a été marqué, dans un premier temps, par l'accroissement des contacts avec les Occidentaux – qu'ils soient Européens, Américains ou Russes –, notamment à partir du milieu XIX^e siècle. Les Inuit ont été contraints d'évoluer car ils devaient alors faire face à une surexploitation des ressources ; la surpêche, conséquence directe de la présence des baleiniers occidentaux, a entraîné des conséquences durables pour l'environnement et les espèces animales, et donc pour les populations qui en dépendaient⁶⁹. Cela a aussi été le point de départ de la christianisation des populations car, avec les baleiniers, sont aussi venus des missionnaires,

69 OOSTEN, Jarich Oosten and Cornelius REMIE, 1999, *Arctic Identities, Continuity and Change in Inuit and Saami Societies*. Research School CNWS, School of Asian, African, and Amerindian Studies, Universiteit Leiden. Et TAYLOR, Colin F. et William C. STURTEVANT, 1992, *Les Indiens d'Amérique du Nord* (titre original : *The Native Americans – The Indigenous People of North America*) (version française). Éditions Solar, Paris.

qui, eux, sont restés après le départ de ces derniers, pour vivre parmi les communautés autochtones et les convertir. Dans un second temps, la manière de vivre des Inuit a fortement été affectée par l'arrivée de nouveaux moyens de transport et de communication (de nouveaux types d'embarcation mais pas seulement), à partir des années 1950-1960, comme nous l'avons mentionné précédemment. Cela fut également le temps de la sédentarisation des populations (pour celles qui ne l'étaient pas encore). Tout cela a nécessairement eu des conséquences sur la culture matérielle inuit et, nous pouvons le supposer, des répercussions sur la production de certaines typologies d'objets comme les miniatures – dont les fonctions et les symboliques sont remises en cause – mais peut-être aussi les modèles réduits d'embarcation, étant donné que les *qajaq* et les *umiat* tombent en désuétude.

D'autre part, la perception qu'ont les historiens d'art (et autres publics) occidentaux de l'art inuit influence également la production artistique. Pourtant, percevoir, concevoir et juger cet art à l'aune des concepts esthétiques et artistiques européens est tout à fait arbitraire ; il serait vain de vouloir appliquer des catégories esthétiques préconçues, occidentales, sur les productions, et c'est pourtant ce qui a été fait depuis longtemps. C'est ce qu'Emily Auger dénonce dans son ouvrage⁷⁰ et explique combien cela influe sur les productions inuit et les conditions dans lesquelles celles-ci sont produites et appréhendées : « Inuit art is produced for sale on the Western art market it is assessed, exhibited, priced, and purchased according to mainstream Western aesthetic categories. »⁷¹. Elle poursuit en expliquant que les œuvres inuit, vues par le prisme de l'art occidental, sont perçues comme se trouvant « entre » des œuvres d'art et des pièces ethnographiques, ce qui rend difficile leur appréhension. Par ailleurs, l'art inuit a pendant longtemps été considéré comme ce qui était alors appelé un « art primitif » ou un « art premier », car en dehors des concepts de beauté et d'esthétique européens :

« Among the most important of the Western concepts and categories affecting Inuit art are those of “low”, “high”, and “fine” art ; artistic and self or personal expression ; and theoretical periodizations of the “modern” and “postmodern”. [...] Twentieth-century Inuit art has frequently been cast as “primitive” insofar as it seems to lack high degree of artistic and self expression relative to Western mainstream expectations and standards ; it seems to fall most readily into such categories of “low” art as folk art, the souvenir, mass-produced art, kitsch, and camp. »⁷²

70 AUGER, Emily, 2005, *The Way of Inuit Art – Aesthetics and History in and Beyond the Arctic*. McFarland & Company, Jefferson and London.

71 (N.D.L.R.) « L'art inuit est produit pour être vendu sur le marché de l'art occidental ; il est évalué, exposé, estimé et acheté selon les catégories esthétiques occidentales dominantes. », cf. AUGER, Emily, 2005, *The Way of Inuit Art – Aesthetics and History in and Beyond the Arctic*, page 129.

72 (N.D.L.R.) « Parmi les concepts et les catégories occidentaux les plus importants qui affectent l'art inuit, on trouve ceux de l'art "low", "high" et "fine" ; l'expression artistique et personnelle ; et les périodisations théoriques du "moderne" et du

La manière dont nous percevons et appréhendons l'art inuit devrait nous encourager davantage à remettre en question la définition que nous donnons à l'art en général et à interroger nos préjugés esthétiques. En outre, la production artistique inuit a donc évolué pour répondre à la demande occidentale, ce qui a entraîné la production de souvenirs et de ce que Emily Auger qualifie d'« art de masse » (cela concerne principalement la sculpture inuit en l'occurrence), mais aussi l'apparition d'une production plus problématique qui est celle des faux.

Ainsi, cela renforce l'idée selon laquelle les modèles réduits sont des « objets-frontière » difficiles à interpréter, oscillant, ou plutôt, relevant tout à la fois de l'œuvre d'art, de la pièce ethnographique, de l'objet d'artisanat et du produit touristique. Bien que nous ne puissions affirmer que la production des modèles réduits soit uniquement la réponse à une demande occidentale, nous pouvons néanmoins noter que leur présence dans les musées et les collections occidentales sont nécessairement l'expression de l'intérêt des collectionneurs.

Ainsi, la nature même des objets collectés par les Occidentaux pourrait, selon Gwénaële Guigon⁷³, être révélatrice des préoccupations de ces derniers et par conséquent constituer un indice quant aux motivations des choix de collecte de ces derniers. Jusqu'au milieu du XX^e siècle, les Européens étaient davantage dans une logique de collecte à caractère anthropologique vis-à-vis des productions artistiques inuit car la communauté intellectuelle et scientifique du XIX^e siècle redoutait le déclin et la disparition de ces cultures (Inuit mais pas seulement) dites « primitives » sous la pression de la civilisation occidentale. Néanmoins Gwénaële Guigon souligne qu'il n'y a pas vraiment eu de grande collecte anthropologique au XIX^e siècle – dans le cas de la France –, bien que les objets collectés (et ramenés en France) soient intrinsèquement liés aux conditions de collectes. Or, ces dernières prenant place, principalement, durant des voyages de négociants ou d'officiers de marine, des missions scientifiques ou bien des missions religieuses, le profil des collecteurs influence par conséquent le choix des objets collectés – ce qui se traduit par beaucoup d'armement et de bateaux, mais peu d'objets du quotidien, rituels, etc⁷⁴. Par exemple, Gwénaële Guigon fait remarquer qu'il y a peu d'*umiat* dans les collections ;

"postmoderne". [...] L'art inuit du XX^e siècle a souvent été considéré comme "primitif" dans la mesure où il semble manquer d'un haut degré d'expression artistique et personnelle par rapport aux attentes et aux normes occidentales dominantes ; il semble se classer plus facilement dans des catégories d'art "low" telles que l'art populaire, le souvenir, les productions artistiques de masse, le kitsch et le local... », cf. AUGER, Emily, 2005, *The Way of Inuit Art – Aesthetics and History in and Beyond the Arctic*, page 129.

⁷³ GUIGON, Gwénaële, « Taitsumaniak, les collections de l'Arctique canadien et du Groenland dans les musées français au XIX^e siècle », in *Études Inuit Studies, Collections arctiques*, 2018, volume 42, numéro 1, pp. 87-115. Mme Guigon est par ailleurs professeur à l'École du Louvre et chercheuse associée au MQB-JC.

⁷⁴ « [...] les artefacts conservés en France sont finalement assez révélateurs de leur mode d'acquisition. », cf. GUIGON, Gwénaële, « Taitsumaniak, les collections de l'Arctique canadien et du Groenland dans les musées français au XIX^e siècle », page 109.

ce qui s'explique, d'une part, par le fait que ces embarcations étaient perçues comme moins exotiques, moins spectaculaires, et surtout moins caractéristiques que les *qajaq*, qui étaient perçus comme « purement inuit » – ce qui est faux et réducteur. D'autre part, leur rareté dans les collections européennes s'explique, d'après Gwénaële Guigon, par une perception faussée des collecteurs qui associaient aux *umiat* une certaine influence européenne, en raison de leur utilisation par les inspecteurs danois lors de leurs voyages administratifs au Groenland.

Ces perceptions sont le fruit de projections d'une culture sur une autre, ce qui a des conséquences sur la manière dont les objets sont collectés mais aussi sur le discours qui les entoure une fois ramenés en Europe. Il ne faut pas non plus oublier que ce type de collections souffre d'un manque cruel de contexte et de documentation, en plus d'être des témoins « fragmentaires » d'une culture matérielle importante et diversifiée⁷⁵. C'est en ayant cela à l'esprit qu'il faut considérer la place des modèles réduits dans les collections arctiques. Ils sont très probablement liés à l'intérêt que portaient les Occidentaux aux embarcations grandeur nature, et ont dû attiser leur curiosité étant donné leur grande ressemblance avec celles-ci. Les modèles réduits deviennent en quelque sorte les métonymies des véritables embarcations puisqu'ils en sont des représentations fidèles à petite échelle.

3. Les modèles réduits : nouvelles approches muséales :

Aujourd'hui, ces objets peuvent trouver un nouvel usage dans le cadre muséal et académique, en servant de support de recherche pour l'archéologie collaborative et d'outil de dialogue entre les institutions et les communautés autochtones, dont les objets sont originaires, ainsi qu'entre générations.

Dans son article, Marie-Pierre Gadoua⁷⁶ nous présente les ateliers qui ont été expérimentés au musée McCord à Montréal (Canada), pendant lesquels des aînés des communautés inuit canadiennes sont invités à documenter des objets issus des collections ethnographiques du musée⁷⁷. Ces recherches s'inscrivent dans la continuité d'autres travaux de

75 « Malgré la diffusion d'ouvrages connus, le savoir sur la culture des Inuit est totalement absent des musées. Le fait qu'il s'agisse de micro-collections réparties sur tout le territoire n'a pas favorisé leur étude jusqu'à aujourd'hui. On peut dire que les connaissances de la culture inuit sont extrêmement fragmentaires au XIX^e siècle. En outre, la culture matérielle inuit exposée, ou présente dans les réserves, ne rend pas compte de l'étendue des témoins matériels disponibles. », cf. GUIGON, Gwénaële, « Taitsumanialuk, les collections de l'Arctique canadien et du Groenland dans les musées français au XIX^e siècle », page 109.

76 GADOUA, Marie-Pierre, « Les rôles contemporains de la culture matérielle inuit ancienne », in *Études Inuit Studies*, 2013, volume 37, numéro 1, pp. 57-78.

77 Cf. annexe 23, page 31, partie 2 : affiche de recrutement des aînés pour les ateliers du musée McCord, in GADOUA, Marie-Pierre, « Les rôles contemporains de la culture matérielle inuit ancienne », in *Études Inuit Studies*, 2013, volume 37,

ce genre⁷⁸. Cette démarche s'inscrit dans une nouvelle éthique de recherche postcoloniale et découle d'une volonté de renouer les liens entre les musées et les communautés locales. Dans le cas du musée McCord, il s'agit de la collaboration de ce dernier avec l'Institut culturel Avataq et le Module du Nord Québécois, qui vise à donner la parole aux communautés autochtones sur le patrimoine de leurs ancêtres et de leur donner accès à ces objets dans le but d'avoir davantage de clefs de compréhension concernant des artefacts plus anciens ou mal connus. Sont alors mis en place, au musée, des ateliers durant lesquels les aînés sont invités à discuter d'un corpus d'objets choisis – environ une cinquantaine, de formes et de natures variées – datant de la première moitié XX^e siècle, ainsi qu'à les manipuler, afin de les faire parler de leur quotidien durant leur jeunesse et de celui de leurs parents, ce qui peut potentiellement permettre aux chercheurs et aux archéologues de pouvoir faire des liens avec des objets plus anciens (dits Thuléens). Les objets servent ici de catalyseurs : ils font office de point de départ de la discussion puis celle-ci se développe d'elle-même, en fonction des liens et des connexions que font les invités lors des ateliers. Parmi les objets utilisés se trouvent des modèles réduits de *qajaq* et d'*umiaq* (ainsi que de traîneaux), choisis pour initier une discussion sur les moyens de transport – malheureusement (pour notre étude), il n'y a pas de plus amples détails sur la manipulation et la discussion entraînées par les deux modèles réduits d'embarcation. Marie-Pierre Gadoua fait remarquer que le principal bénéfice de ces ateliers pour les aînés réside dans la manipulation des objets qui favorise « [...] les processus de remémoration et de partage de connaissances, autant créateurs de sens pour les collections du musée que pour la recherche archéologique. ». Nous notons aussi l'importance de l'oralité au sein de la culture inuit, car elle est (ou était) le principal mode de transmission et de partage des connaissances – et c'est encore le cas durant ces ateliers, entre les différents participants. Cette notion de transmission apparaît tout à fait fondamentale pour les aînés inuit, comme le rapporte Marie-Pierre Gadoua dans son article ; elle semble être tout à fait au cœur des vœux des participants quant au futur des collections inuit au sein des institutions muséales – ce qui peut être relativement surprenant puisque nous sommes aujourd'hui dans une période de remise en question de la légitimité de la place de ce type de collections au sein des musées et de quête de (re)valorisation de ces dernières :

« Plusieurs participants ont également exprimé leur gratitude envers l'institution muséale pour avoir su conserver les objets de leurs ancêtres depuis tout ce temps, la remerciant

numéro 1, pp. 57-78.

⁷⁸ M.-P. GADOUA explique que ses recherches s'inscrivent dans la continuité de celles menées par Fienup-Riordan (1998, 2005), Lincoln (2010) et Kunuk et Dean (2006), qui ont respectivement travaillé avec des aînés yupiit, inupiat et inuit, eux aussi invités à « documenter des collections ethnographiques dans des institutions muséales hors de leurs communautés ».

également de continuer de le faire pour les générations futures. C'est comme si la possession (ou dépossession) des objets patrimoniaux n'était pas leur préoccupation principale, tant et aussi longtemps que les objets leur restent accessibles et que les savoirs qui y sont rattachés sont actualisés, préservés et transmis. »

Renouveler notre approche des objets inuit – et dans le cas présent des modèles réduits – offre des potentialités non négligeables pour la recherche. Il apparaît de plus en plus indispensable d'entamer et d'entretenir un dialogue entre les communautés autochtones dont les objets des collections ethnographiques des musées occidentaux sont issus, et cela pour plusieurs raisons : ce type de démarche peut permettre d'en savoir davantage sur les objets conservés dans nos musées, sur leurs usages et sur leurs interprétations, d'autant plus quand il s'agit d'une culture fondée sur l'oralité comme celle des Inuit (et des groupes autochtones américains en général). Par ailleurs une meilleure connaissance et une meilleure compréhension des objets peuvent permettre, par voie de conséquence, une meilleure conservation. Enfin, pour ne pas négliger le rôle fondamental de la transmission orale du savoir et de la culture au sein de communautés autochtones – dont la chaîne de transmission a souvent été fragilisée à la suite du contact avec les Européens ou bien par la colonisation –, ce type d'ateliers pourrait être envisagé comme une plateforme de transmission entre générations, permettant ainsi aux jeunes générations de renouer avec la culture matérielle de leurs grands-parents et arrière-grands-parents, et ce, en travaillant à partir de modèles réduits tels que ceux conservés à Lyon. Les musées français (et autres) pourraient ainsi bénéficier de ce qu'auraient à dire les communautés sur cette typologie difficile à appréhender sans davantage de contexte, tout en servant de biais pour parler plus largement des embarcations (comme cela a probablement été le cas au musée McCord). Mais nous pourrions également imaginer que ces modèles réduits puissent servir de pont entre les générations et de support pédagogique pour permettre aux plus jeunes, qui souhaiteraient se réapproprier la culture matérielle de leurs ancêtres, d'aborder la navigation et l'architecture navale au travers de ce type d'artefacts. Car, bien que les modèles réduits ne soient pas des jouets (du moins dans leur conception), leurs dimensions et leur aspect peuvent tout de même y faire écho, d'autant plus pour les générations ayant grandi avec des jouets de type LEGO® ou PLAYMOBIL® par exemple ; ainsi, peut-être que les modèles réduits pouvant être exposés⁷⁹ pourraient faire l'objet d'ateliers de médiation destinés aux jeunes publics (mais pas seulement) afin de leur faire découvrir par ce biais leur version grandeur nature, plus encombrante et de fait plus difficile à mettre en exposition.

⁷⁹ Il faut bien entendu que l'état de conservation de l'objet et les protocoles de conservation préventive relatifs à l'objet lui permettent de sortir des réserves.

Finalement, cette démarche – dans le cas de la France –, s’inscrirait pleinement dans le cadre de la Loi n°2002-5 du 4 janvier 2002 relative aux musées de France⁸⁰, et plus précisément de l’article 2 :

« Les musées de France ont pour missions permanentes de :

- a) Conserver, restaurer, étudier et enrichir leurs collections ;
- b) Rendre leurs collections accessibles au public le plus large ;
- c) Concevoir et mettre en oeuvre des actions d’éducation et de diffusion visant à assurer l’égal accès de tous à la culture ;
- d) Contribuer aux progrès de la connaissance et de la recherche ainsi qu’à leur diffusion. »

Un dialogue entre communautés autochtones et institutions muséales pourrait aussi éventuellement engager une nouvelle réflexion concernant les questions de conservation-restauration des objets, puisque la façon dont ces derniers sont conçus, pensés et appréhendés peut influencer la manière dont il faut les préserver. Cette réflexion pourrait par ailleurs être concomitante à la question de l’exposition au public, puisque cette dernière peut impliquer d’autres problématiques de conservation des œuvres.

C) Quelle approche de conservation-restauration pour ces œuvres ?

1. Comment concevoir ces objets sous l’angle de la conservation-restauration ?

Pour commencer, la conservation-restauration des objets peut être conditionnée en partie par l’approche conceptuelle que nous adoptons vis-à-vis d’eux. Cette conception de l’objet peut avoir une influence sur la manière dont les parties qui le composent sont comptabilisées et identifiées mais aussi sur la façon dont les objets sont conservés et comment sera envisagé une restauration – dans le cas où elle serait nécessaire. Par exemple, dans les constats d’état présents en Annexes, nous avons choisi de comptabiliser les différentes parties des objets en fonction de si elles étaient solidaires ou désolidarisées les unes des autres (ce qui n’était pas nécessairement le cas lors de la rédaction des notices d’œuvres), mais ceci relève du parti pris. Nous avons considéré que chaque élément désolidarisé devait être identifié, bien qu’étant associé au modèle réduit dans son ensemble. Cela peut avoir par la suite une incidence sur la façon dont l’objet

⁸⁰ <https://www.legifrance.gouv.fr/jorf/id/JORFTEXT000000769536/#:~:text=L'appellation%20%C2%AB%20mus%C3%A9e%20de%20France,priv%C3%A9%20%C3%A0%20but%20non%20lucratif>.

pourra être abordé dans le cas d'une restauration par exemple, ou bien, plus directement, dans la manière dont peut être envisagé son stockage en réserve. Ainsi, nous recommandons dans les constats d'état de placer chaque élément désolidarisé dans un emplacement qui lui est propre, au sein de la mousse creusée à la forme – et donc aux dimensions exactes de chaque partie. De plus, la manière dont les objets sont conçus, du point de vue de la conservation, peut être différente de celle dont sont perçus les objets grandeur nature, alors que les deux typologies sont comparables pour plusieurs raisons (évoquées précédemment).

Par ailleurs, s'appliquent à la conservation-restauration des modèles réduits toutes les questions liées à la déontologie de celle-ci. Dans le cas d'interventions voire de restaurations, il faut toujours se poser la question de la nécessité de l'intervention, de sa réversibilité, de ses conséquences, il faut mesurer le rapport bénéfices-risques que toute intervention peut impliquer, mais aussi se demander où sont les limites. De plus, pour les collections des musées France, la conservation-restauration est encadrée par la législation, ce qui signifie que n'importe qui ne peut pas intervenir n'importe comment sur les objets appartenant à ces collections⁸¹.

2. Quelle méthodologie adopter pour une bonne conservation des objets ?

Une bonne conservation (dans l'idéal) des collections en réserve passe avant tout par la mise en place de protocoles de conservation préventive et d'une veille sanitaire, afin de limiter au maximum les risques et de prévenir ou repérer un problème, une infestation par exemple. Il faut garder en tête que les principales causes de dégradation des objets sont les conditions de conservation et de manipulation ; les dégradations les plus fréquentes sont : les accidents (lors de la manipulation), l'environnement (climat, lumière, pollution...), l'encrassement et l'empoussièrement⁸². Toute intervention n'étant pas un acte anodin, les décisions doivent se prendre de manière rigoureuse et à la suite d'échanges entre tous les professionnels concernés (conservateurs, restaurateurs, régisseurs...) afin que la décision soit un consensus entre les différentes parties impliquées dans la préservation de l'objet – sur le court, le moyen et le long terme. Les restaurations doivent toujours être réalisées par des restaurateurs spécialisés.

81 « Toute restauration d'un bien faisant partie d'une collection d'un musée de France est précédée de la consultation des instances scientifiques prévues à l'article 10. Elle est opérée par des spécialistes présentant des qualifications ou une expérience professionnelle définies par décret sous la direction des professionnels mentionnés à l'article 6. », Loi n°2002-5 du 4 janvier 2002 relative aux musées de France, article 15.

82 Source : cours de Mme Mireille Klein, École du Louvre, novembre-décembre 2021.

Il existe plusieurs types d'interventions : celles relevant de la conservation préventive, celles relevant de la conservation curative, et celles relevant de la restauration. Il y a les traitements de surface (c'est-à-dire le nettoyage, superficiel ou approfondi), les traitements de structure (c'est-à-dire la consolidation, le remontage, les comblements...), et la réintégration (il en existe plusieurs types également). Dans le cas des modèles réduits, il sera principalement question de traitements de surface.

À la suite de notre entretien téléphonique⁸³ avec Mme Alexandra Bouckellyoen, restauratrice spécialiste en objets ethnographiques, nous avons rassemblé un certain nombre d'informations concernant (principalement) la question de l'infestation ; voici la marche à suivre et les questions à se poser dans ce cas de figure. Tout d'abord, il est primordial d'inspecter visuellement l'objet de manière rigoureuse ; il faut former le regard de façon à développer une bonne observation, et cela passe aussi par l'expérience. Lorsque des traces d'infestation sont constatées, il faut d'abord se demander si elle est active ou inactive. Dans le cas où l'infestation est inactive, il n'y a pas de problème, il suffit d'engager ou de poursuivre un protocole de veille sanitaire et d'inspecter régulièrement les objets en prévention. Néanmoins il est parfois difficile d'être certain de l'activité ou l'inactivité de l'infestation ; d'autant plus que ce n'est pas parce que l'infestation n'est pas visible qu'il n'y en a pas (ou plus). À la moindre suspicion, il vaut mieux mettre en œuvre des techniques de traitements – en assurant une totale innocuité pour l'objet. En effet, il peut parfois y avoir des résidus d'infestation, telles que des exuvies (cocons de mites ou de dermestes), des déjections (généralement teintées de la couleur de ce qui a été mangé), sans que l'on sache pour autant si l'infestation est active ou non, ou d'autres signes d'infestation active tels que des trous d'envol dans le bois par exemple (avec de la sciure ou de la vermoulure de couleur claire, preuve d'infestation active). En effet, pour savoir si les résidus et traces sont récents, et donc le signe d'une infestation active, il faut impérativement dépoussiérer l'objet à la suite d'un traitement, car si ce n'est pas le cas, il n'est pas possible de savoir avec certitude s'il y a une infestation et si elle est active. Cela a donc des conséquences non négligeables sur l'inspection sanitaire et le suivi de l'objet. Enfin, si l'infestation est active, il faut agir plus vite. L'œuvre doit être mise en quarantaine puis être traitée, avec la plus grande innocuité possible, par anoxie dynamique par exemple⁸⁴, qui peut être mise en œuvre par tout professionnel formé et compétent (pas nécessairement un restaurateur). À la suite de l'anoxie, il

83 Cet entretien téléphonique a eu lieu le 2 mai 2022.

84 D'autres techniques existent mais les professionnels considèrent – en France du moins – que nous n'avons pas assez de recul sur ces techniques actuellement (telles que la congélation à basse température).

faut donc rapidement procéder au dépoussiérage de l'œuvre. Ce dernier est essentiel car il consiste à retirer tous les résidus d'infestation qui sont des substrats potentiels au développement des micro-organismes et autres nuisibles susceptibles d'infester les objets. Il faut veiller à dépoussiérer les zones cachées – les recoins et les interstices – dans lesquelles les insectes tendent à s'installer, ce qui peut impliquer de devoir démonter partiellement ou entièrement l'objet. Si le dépoussiérage doit être particulièrement minutieux, comme l'a fait remarquer en premier lieu Mme Daria Cevoli, notre directrice de mémoire, il faut que cela soit fait par un spécialiste, qui sera aussi plus à même de démonter l'objet pour dépoussiérer ces zones difficiles d'accès ; seules les personnes habilitées peuvent le faire afin de minimiser les risques de dégradations. De plus, un démontage, bien qu'il puisse être préconisé par un restaurateur pour des raisons sanitaires est un procédé très interventionniste car il peut modifier des traces d'usage (par exemple) ; cette décision doit être, dans l'idéal, collégiale et conseillée par un spécialiste. Dans tous les cas, ces interventions (dépoussiérage et démontage) touchent à l'intégrité de l'objet et ne doivent donc pas être prises à la légère, et doivent être décidées, si possible, de manière pluridisciplinaire. Nous nous sommes ensuite posés la question de l'application de traitements relevant d'une intervention curative, telle que celle d'un répulsif par exemple (de type Constrain), pour prévenir une nouvelle infestation ; il s'avère que ce type de traitement ne se pratique plus dans le cas des collections ethnographiques, et plus particulièrement pour les matériaux poreux et organiques⁸⁵. En effet, toute application (de produit de type Constrain) sur un matériau de cette nature est irréversible. Or, la réversibilité est au centre des préoccupations des restaurateurs aujourd'hui, et c'est la prévention des risques qui est privilégiée – ce qui n'a pas toujours été le cas. De nos jours, l'utilisation de produits insecticides est considérée problématique. En outre, les peaux et les cuirs supportent très rarement l'eau ; or, ces produits sont disponibles sous deux formes : en phase aqueuse ou en solvant ; ainsi ils s'imprègnent dans le matériau et modifient ce dernier durablement, en plus d'impliquer potentiellement des conséquences néfastes telles que les taches, les auréoles, les déformations, etc. Cela est d'autant plus vrai dans le cas des objets inuit dont le matériau constitutif est de la peau (crue ou semi-tannée), qui a été, par le passé, huilée et graissée ; l'application de ces produits risquent justement de dissoudre les huiles et donc avoir des conséquences irréversibles sur les objets. Ce type de traitement n'est également plus pratiqué car il s'agit de traitement à court terme et donc

85 Ces décisions font suite à ce qui est recommandé dans le Code de déontologie de l'ICOM et la loi relative aux musées de France de 2002. Ces traitements ne sont plus pratiqués car souvent trop invasifs et peu réversibles. De plus, Mme Bouckellyoen nous a rapporté ne pas connaître ce produit (Constrain) et ne l'avoir jamais utilisé, ce qui explique aussi pourquoi elle ne nous l'a pas recommandé.

devant être mis en place régulièrement (puisque les produits ont une durée d'émanation limitée), ce qui augmente encore les risques de dégradation des matériaux.

Ainsi, dans le cas des objets concernés par cette étude notamment, il vaut mieux mettre en place une veille sanitaire autour des objets et sur leur environnement (la réserve en l'occurrence) de façon à réduire le risque d'infestation, plutôt que d'envisager un traitement curatif. Les inspections sanitaires peuvent être réalisées par toute personne habilitée (conservateur, restaurateur... toute personne formée). Concernant les interventions, il faut avant tout engager un dialogue entre les différentes parties concernées et ouvrir les questionnements de façon à prendre les décisions de manière pluridisciplinaire ; il n'y a pas une seule réponse face à une infestation (par exemple), ni une seule solution. Il est recommandé de consulter un restaurateur ou une restauratrice, qui pourra envisager une intervention et produire un devis ; mais ce sera la personne responsable des collections qui tranchera.

3. Exemples : le modèle réduit n°2001.3.73 et le modèle réduit n°60000911 :

Avec les conseils de Mme Bouckellyoen, voici ce qui a été constaté⁸⁶ et ce qui a été recommandé pour ces modèles réduits du musée des Confluences. À ces conseils s'ajoutent nos observations (cf. Constats d'état des objets dans les Annexes partie 1) et celles de Mme Daria Cevoli, notre directrice de mémoire⁸⁷.

- *Modèle réduit d'umiaq n°2001.3.73 :*

Pour commencer, il faut noter que dans l'ancienne notice de l'œuvre se trouve une annotation disant « ÉVOLUTION (ANOXIE) » (cf. annexe 10, page 8, partie 2) et que nous avons pu constater des signes d'infestation probablement inactive. Effectivement, à plusieurs endroits de l'*umiaq* se trouvent des déjections d'insectes. Or, malgré la mention d'une anoxie dans la notice, nous n'avons pas de preuve qu'elle ait bien eu lieu ; il y a alors deux possibilités : l'infestation est récente voire active, ou bien l'infestation est ancienne mais le dépoussiérage de l'œuvre n'a pas été réalisé à la suite de l'anoxie, ce qui est évidemment problématique aujourd'hui car rend difficile l'inspection sanitaire. Par précaution, nous pourrions dès lors recommander une anoxie suivi d'un dépoussiérage.

86 Nous rappelons que Mme Bouckellyoen a vu les objets seulement via des photographies.

87 Co-directrice du groupe de recherche Collections d'Afrique, d'Asie, d'Océanie et des Amériques à l'École du Louvre et Responsable de collections Asie, Département du patrimoine et des collections.

Ensuite, concernant les costumes en peau des figurines qui présentent d'importantes altérations suite à l'infestation (notamment le pantalon du barreur), il s'agit, *a priori*, d'altérations non évolutives⁸⁸ qui ne posent pas de problème du point de vue de la conservation de l'objet. Il n'y a pas de risque à court ou à long terme, par conséquent, un doublage ou un renforcement n'est pas indispensable ; l'objet peut être manipulé, peut voyager, peut être exposé. Une intervention pourrait néanmoins être envisagée en fonction du souhait et des besoins de la personne responsable de l'œuvre, que ce soit pour des raisons esthétiques par exemple, ou bien pour une question de lisibilité de l'œuvre, ce qui pourrait résulter par un comblement esthétique par exemple – mais cela dépend surtout du budget et du projet de la structure.

La déchirure visible sur la *Figure 7* du constat d'état de l'œuvre⁸⁹, au niveau du plat-bord droit côté poupe, est un autre exemple de dégradation, typique des peaux tendues. Les bordures blanchâtres sur la pointe de la fente sont le signe que cette déchirure est relativement récente (de quelques mois à une cinquantaine d'années) ; mais sans documentation, il n'est pas possible d'en savoir davantage. Il s'agit d'une dégradation évolutive cette fois-ci ; la fente ouverte part du bord, puis file et se transforme peu à peu en déchirure. Or, si elle est évolutive, cela signifie qu'il y a un risque que cela s'aggrave, notamment lors de variations hygrométriques etc. Se présentent alors deux cas de figure : soit cet objet reste en réserve, car il y est depuis longtemps et le climat y est stable, et il faut alors prendre des photographies de l'objet – avec un mètre ruban le long de la déchirure ou bien marquer la photographie en indiquant la taille de la déchirure au moment où celle-ci a été prise (échelle en cm) – afin de documenter l'état de l'objet et assurer son suivi. Soit cet objet est amené à bouger (pour une exposition par exemple) et risque d'être soumis à des variations de son climat de conservation ; il est préconisé d'organiser un suivi régulier de l'objet – dans la mesure des moyens de la structure. Il faut là aussi prendre des photographies régulièrement et les comparer ainsi qu'inspecter l'objet de façon à surveiller l'évolution (ou la non évolution) de l'altération. Dans les deux cas, il est nécessaire d'adopter une approche scientifique rigoureuse pour constituer une documentation et avoir un suivi précis des œuvres (avec des archives papiers et numériques). Pour cette déchirure, il n'y aurait pas de préconisation de restauration préventive car elle ne s'avère pas nécessaire en l'état. Une intervention, du type consolidation, pourrait toutefois être envisagée par le musée dans le cas de l'exposition par exemple, afin de prévenir toute évolution ; mais pour ce faire, il est indispensable de consulter un

88 Il s'agit de petits trous fermés ovoïdes de taille restreinte, ou de galeries, sans déchirure (cf. *figures 12 et 12 bis* du constat d'état), qui ne sont pas de nature à évoluer.

89 Constat d'état réalisé, révisé et corrigé avec l'aide et les conseils de Mme Daria Cevoli, notre directrice de mémoire.

restaurateur spécialiste et de questionner la pertinence du projet, d'autant plus qu'une consolidation, comme toute intervention, peut avoir des conséquences irréversibles sur l'objet⁹⁰.

Quant aux résidus et dépôts d'adhésif blanchâtre présents en plusieurs endroits, et notamment visibles sur la *Figure 13* du constat d'état, la principale question à se poser est de savoir si ce dernier représente un danger, ou non, pour la conservation à long terme de l'objet. En l'occurrence, cela n'est, *a priori*, pas le cas pour l'objet, dans la mesure où la peau n'est pas trouée. Pour ce qui est du dépôt présent sur le bois de la rame, celui-ci a taché le matériau et entraîné la formation d'une auréole, ce qui pose davantage un problème esthétique que de conservation. La question d'une intervention, sur le bois comme sur la peau, reste en suspens, et une décision doit être, comme toutes les autres, prise à la suite d'un dialogue entre les professionnels de la restauration et les personnes responsables de l'objet et de son suivi, d'autant plus que, dans ce cas de figure, la documentation fait défaut et l'absence d'information sur cet adhésif peut poser problème. Ce dernier peut tout aussi bien dater d'avant la collecte de l'objet (bien qu'il soit peu probable que cet adhésif ait été utilisé par des Inuit d'avant 1949), ou du moment de celle-ci, ou bien encore, il peut s'agir du résultat d'une intervention ancienne ayant eu lieu dans le cadre de sa conservation dans le musée de Michel Goudal. Néanmoins, en l'absence d'information, retirer l'adhésif équivaldrait à retirer un élément qui détiendrait potentiellement des informations historiques et scientifiques ; intervenir pourrait entraîner la perte d'informations. Par ailleurs, comme l'a rappelé Mme Bouckellyoen, l'adhésif pourrait être considéré comme faisant partie intégrante de l'histoire de l'objet (même s'il est postérieur à son usage et/ou à sa collecte) : les résidus et dépôts seraient alors considérés comme des traces à conserver et à documenter (c'est de plus en plus fréquemment le cas pour les pièces ethnographiques) ; sur cette question, c'est au musée des Confluences et à la personne responsable de la collection de définir sa position. Ces derniers peuvent toutefois opter pour un nettoyage mais celui-ci devrait être rigoureusement documenté – on pourrait même être amené à conserver des résidus d'adhésif pour des analyses futures par exemples. Néanmoins, la nature de l'adhésif étant à ce jour inconnue (puisque aucune analyse n'a été faite et aucun restaurateur n'a été en contact avec l'objet), il n'est pas possible de déterminer *a priori* quel type d'action il faudrait réaliser pour le retirer sans risquer d'endommager les matériaux constitutifs de l'œuvre.

90 Mme Bouckellyoen n'ayant pas vu l'objet physiquement, elle ne peut se prononcer sur une consolidation hypothétique de l'objet, d'autant plus qu'elle a considéré qu'il ne s'agirait pas d'une intervention primordiale et nécessaire à la conservation de l'objet mais plutôt d'une intervention à visée esthétique.

- *Modèle réduit d'umiaq n°60000911 :*

Les questionnements et recommandations faits ci-avant sont également applicables à cet objet et à la manière dont il peut être envisagé du point de vue de la conservation-restauration.

Concernant la question du dépoussiérage de l'embarcation, il faut considérer le degré d'interventionnisme qui est envisageable dans le cas du « plancher » en peau, durci et déformé, qui se trouve au fond de l'*umiaq* ; en effet, intervenir dans cette zone est primordial pour prévenir une potentielle infestation. Cependant, opter pour un démontage afin de dépoussiérer cette partie impliquerait une ré-humidification de la peau ancienne, ce qui n'est pas sans danger ; ce type d'intervention vient questionner les limites de la conservation-restauration car risque de porter atteinte à l'intégrité de l'objet. Il serait plus prudent, et moins lourd de conséquence, d'essayer de dépoussiérer le « plancher » sans le démonter – et minimiser le risque – et de tenter d'aller le plus profondément possible en-dessous avec des outils adaptés (pinceaux fins voire très fins, embouts très fins de micro-aspirateur...), sans pour autant mettre en danger les matériaux et l'intégrité de l'œuvre.

Pour ce qui est de la figurine masculine, le barreur (cf. *Figures 10, 10 bis et 10 ter* du constat d'état), nous pouvons appliquer ce que nous avons dit précédemment sur les infestations et recommander ainsi une anoxie par précaution, puis un dépoussiérage de la figurine, étant donné qu'elle présente des signes d'infestation ancienne, au niveau de l'anorak et de son rembourrage. Pour ledit anorak, une consolidation pourrait par ailleurs être envisagée afin de ne pas perdre davantage de matériau, ainsi que pour réduire les risques d'accrochage lors de la manipulation (ne jamais utiliser des gants en coton lors de celle-ci). L'anorak de cette figurine étant visiblement en cours de perte d'intégrité (main gauche lacunaire), l'expertise d'un spécialiste permettrait de définir le type d'intervention à engager – définition d'intervention ne pouvant, évidemment, se faire qu'au contact de l'objet.

Les modèles réduits sont, de par ce qu'ils représentent, des objets emblématiques de la culture inuit, ou du moins, c'est ce qu'il semblerait aux yeux des Occidentaux. Proches des productions miniatures, il questionne par ailleurs nos catégories de représentations occidentales, ce qui conditionne peut-être, par conséquent, la manière dont il faut les aborder du point de vue de la conservation-restauration. Plus largement, que nous disent les modèles réduits de la façon dont sont traitées les collections arctiques en Occident ? Qu'en est-il en France plus particulièrement ? Comment les conditions de collecte et de conservation de ces objets peuvent-

elles nous permettre de réfléchir sur les discours qui les entourent ? Cela est-il différent hors des collections muséales ?

III. Cristallisation du regard des Occidentaux autour des modèles réduits, des « objets-résumés » de la culture inuit :

A) Modèles réduits : contexte de collecte et regard exotique sur les populations du Grand Nord :

1. Exemples de collections arctiques en Occident :

Il y a des collections arctiques (inuit mais pas seulement) un peu partout en France – qui pourraient même être qualifiées de « micro-collections » –, dans les musées publics notamment, et ce depuis la première moitié du XIX^e siècle. Gwénaële Guigon rapporte, dans son article⁹¹, que plus de 4 700 artefacts (arrivés sur le territoire français avant 1937) sont recensés dans les collections françaises. Il s’agit plutôt de collections isolées dans les musées, souvent relativement peu exposées, ou bien seront exposées seulement quelques pièces spectaculaires telles que les *qajaq*. Ces artefacts ont été acquis par les musées selon trois modes : par des dons de particuliers (le plus fréquent, comme pour les modèles réduits de *qajaq* n°60000912 et n°60000913 par exemple), par des échanges entre personnalités et/ou institutions (comme c’est le cas pour le modèle réduit d’*umiaq* n°71.1881.56.78.1 du MQB-JC), et par les achats (c’est le cas de figure le plus rare, qui, ici, concerne le modèle réduit n°2001.3.73 mais qui est rentré bien après 1937). De plus, l’homogénéité des collections datant du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle est remarquable et s’explique par le fait qu’il s’agit d’artefacts provenant principalement de la côte Ouest du Groenland. En fait, ces collections relèvent davantage du cabinet de curiosité que de la collecte scientifique et ethnographique, ce que souligne Gwénaële Guigon lorsqu’elle écrit : « On se trouve face à une démarche qui est encore proche des collections de curiosités d’antan, car l’objet est peu ou pas contextualisé. ». Néanmoins, il faut reconnaître que la manière

91 GUIGON, Gwénaële, « Taitsumaniak, les collections de l’Arctique canadien et du Groenland dans les musées français au XIX^e siècle », in *Études Inuit Studies, Collections arctiques*, 2018, volume 42, numéro 1, pp. 87-115.

de collecter évolue sensiblement pendant et après les missions de Paul-Émile Victor (1907-1995) à Ammassalik (sud-est du Groenland). Par exemple, les *qajaq* sont présents dans de nombreux musées et sont devenus des objets emblématiques de la culture inuit dans les collections françaises (et plus largement, occidentales) ; voici une liste non-exhaustive de musées conservant un ou plusieurs *qajaq* inuit dans leurs collections : le muséum d'Histoire naturelle de Nantes, le musée national de la Marine de Paris, le musée d'ethnographie de Cherbourg, le musée des Beaux-Arts de Rennes (dont le *qajaq* le plus ancien de France), le musée des Confluences à Lyon (en l'occurrence les deux *qajaq* que nous avons mentionnés précédemment), et le MQB-JC. Ce dernier conserve dans ses collections au moins⁹² sept *qajaq* inuit, dont quatre de provenance groenlandaise, un de provenance alaskienne et deux dont la provenance indiquée comme étant « Amérique du Nord » ; par ailleurs, l'un de ces *qajaq* est seulement à demi-couvert (il s'agit probablement d'un objet à visée pédagogique à l'intention du public) et un autre est un *qajaq* d'enfant – il ne mesure qu'un 3,80 m de long. En outre, des collections arctiques sont conservées dans bien d'autres musées français, que ce soit au Château-musée de Boulogne-sur-Mer (collection alaskienne d'Alphonse Pinart), au Château-musée de Dieppe, au musée du Nouveau Monde de La Rochelle...⁹³ Mais qu'en est-il des modèles réduits au sein de ces collections arctiques françaises ? Effectivement, cette typologie d'objets étant perçue comme nettement moins spectaculaire, elle est donc peu exposée et moins mise en avant dans les collections ; mais elle n'en est pas moins présente. Il est par ailleurs relativement difficile de déterminer si des modèles réduits sont présents dans les collections – ainsi que leur nombre – mais nous avons pu déterminer qu'au moins deux exemplaires (plus précisément deux *baidarka* du détroit de Béring) sont conservés au musée national de la Marine de Paris, qu'il y a au moins un modèle réduit au Château-musée de Dieppe et, au moins un autre au Château-musée de Boulogne, puis nous avons compté seize modèles réduits de *qajaq* ainsi que neuf modèles réduits d'*umiak* au MQB-JC (cette liste n'est bien entendu pas complète). Enfin, il existe aussi un certain nombre de modèles réduits d'embarcation au sein des collections privées (telles que l'ancienne collection de Michel Goudal par exemple), mais cela est difficilement quantifiable.

Au musée national du Danemark, à Copenhague, se trouve d'importantes collections arctiques, conséquence du lien étroit – à la fois historique et politique – entre le Groenland et le Danemark. Pour rappel, le Groenland est un pays constitutif du Royaume du Danemark ayant acquis son autonomie en 1979 ; avant cette date, il s'agissait d'un comté d'outre-mer depuis

92 D'après ce qui nous était accessible sur la base de données des collections en ligne du MQB-JC.

93 Il s'agit d'une énumération non-exhaustive et limitée par les informations disponibles en ligne notamment.

1953, après avoir été sous le statut de colonie. De fait, un grand nombre d'artefacts groenlandais se trouvent conservés dans les musées danois, dont le musée national du Danemark. Cela est aussi lié aux nombreuses missions et expéditions menées depuis le Groenland et vers les autres régions de l'Arctique par des explorateurs et scientifiques danois ou collaborateurs de ces derniers. Avec l'aide de M. Martin Appelt⁹⁴, conservateur des collections ethnographiques arctiques du musée, nous avons pu rassembler des informations sur les modèles réduits inuit présents au sein des collections. Dans les réserves du musée national du Danemark sont conservées quatre-vingt-trois modèles réduits de *qajaq* dont six provenant du Canada, huit de l'Alaska (États-Unis), et soixante-sept du Groenland. Les objets les plus anciens sont antérieurs à 1766. Le groupe de modèles réduits alaskiens, quant à lui, date du milieu du XIX^e siècle, tandis que le modèle réduit le plus récent a été acquis en 1999 par le musée (pour qui il est assez rare d'acquérir de nouveaux modèles réduits). Concernant les conditions de collecte, M. Appelt nous rapporte que ces modèles réduits ont principalement été ramenés à la suite d'expéditions scientifiques, telles que « The Women's Boat Expedition » (vers 1884), « The Ryder Expedition » (vers 1891), et « the William Thalbitzer Research Expedition » (vers 1905), qui ont toutes eu lieu dans le centre-est du Groenland. « The Literary Expedition » (qui a précédé la création de la base de Thulé, à Uummannaq) a, quant à elle, ramené des modèles réduits de *qajaq* de la région du nord-ouest du Groenland, dans l'ancien comté d'Avanna⁹⁵, au musée, dans les années 1900-1910. La cinquième expédition de Thulé (1921-1924) de Knud Rasmussen (1879-1933) a également fait la donation de plusieurs modèles réduits du Nunavut (Canada) et d'Alaska (États-Unis). Enfin, le modèle réduit produit sur l'Île du Roi-Guillaume (Nunavut, Canada) a été collecté par « The Gjøa-Expedition » et ramené à Copenhague en 1908. Le musée national du Danemark conserve également trente-cinq modèles réduits d'*umiat*. Deux d'entre eux, qui proviennent des Îles Aléoutiennes (Alaska, États-Unis), ont vraisemblablement été fabriqués avant 1853 ; trois autres modèles réduits ont été collectés lors de la cinquième expédition de Thulé (1921-1924) dans le Nunavut (Canada), et trente pièces proviennent du Groenland. Le modèle réduit d'*umiaq* le plus ancien a été découvert lors d'une fouille archéologique sur le site d'Inuafissuaq (ancien comté d'Avanna, nord-ouest du Groenland) et daterait du début du XV^e siècle. Les artefacts ethnographiques – qui constituent la principale

94 Nous avons échangé uniquement par e-mail.

95 Ethnonyme de l'ancien comté du Groenland-Septentrional (en kalaallisut), aussi désigné sous le nom d'Avanersuaq (par M. Appelt notamment). Suite au nouveau découpage administratif du Groenland rentré en vigueur le 1^{er} janvier 2018, divisant le Groenland en cinq communes (plutôt que trois comtés) et un parc, le parc national du Nord-Est du Groenland, cet ancien comté fait désormais parti de la municipalité d'Avannaata.

typologie de modèle réduit – les plus anciens datent du milieu du XIX^e siècle, tandis que le plus récent présent dans les collections du musée date du début des années 1950.

Nous constatons que les modèles réduits sont bien présents dans les collections des musées occidentaux – européens en l'occurrence, mais il en va de même dans les collections canadiennes ou américaines. Bien qu'ils ne soient pas des pièces particulièrement spectaculaires, ils suscitent néanmoins l'intérêt des collecteurs et se retrouvent ainsi dans de nombreuses collections arctiques, presque de manière systématique.

2. Les modèles réduits, des « objets-ambassadeurs » ? Comment sont-ils appréhendés ?

Les modèles réduits d'embarcation sont donc relativement nombreux dans les musées occidentaux et ont été collectés dans des circonstances assez variées. Le contexte de collecte est différent en fonction de la profession des collecteurs, de leur goût ainsi que des conditions de leur voyage et de leur présence auprès des communautés autochtones. Ces objets sont effectivement collectés par des officiers de marine, des commerçants, des missionnaires religieux, des scientifiques, des explorateurs... De fait, ils ne sont donc pas toujours collectés dans une démarche scientifique ou ethnographique, mais plutôt selon l'intérêt et le goût du collecteur. De plus, le contexte de l'objet, sa fabrication, son utilisation, son histoire, ainsi que son interprétation, apparaissent comme secondaires voire facultatifs aux yeux des collecteurs étant donné que nous avons généralement très peu de choses concernant ce type d'informations dans les dossiers d'œuvres et la documentation attachée à l'objet – si tant est qu'il y en ait une. Or, sans ces informations, il est souvent difficile de connaître leur provenance exacte par exemple. En outre, Gwénaële Guigon souligne le fait que, pour les collections françaises en l'occurrence, les objets arctiques ne sont pas systématiquement répertoriés et catalogués par les musées qui les conservent⁹⁶. Ainsi, faire l'histoire des collections devient une tâche relativement compliquée – et c'est d'ailleurs le cas pour les objets dont il est question dans cette étude. Il y a effectivement souvent peu de choses sur leur entrée administrative au sein des musées, comme c'est le cas pour les quatre modèles réduits de Lyon, dont un, rappelons-le, est d'origine inconnue notamment (le modèle réduit d'*umiaq* n°60000911). Nous relevons également parfois des incertitudes ou des erreurs pour ce qui concerne l'identification de l'objet (nom et numéro d'inventaire par exemple), ou encore, le nom du donateur – lorsqu'il est précisé, ce qui n'est pas

96 GUIGON, Gwénaële, « Taitsumaniak, les collections de l'Arctique canadien et du Groenland dans les musées français au XIX^e siècle », in *Études Inuit Studies, Collections arctiques*, 2018, volume 42, numéro 1, pp. 87-115. Cf. page 98.

toujours le cas. Par exemple, pour le modèle réduit d'*umiaq* du MQB-JC n°71.1881.56.78.1, nous avons remarqué que deux orthographes du nom du donateur figuraient dans la notice d'œuvre : « Steinhaur » et « Steinhauer » – il s'avère que c'est ce dernier qui est exact, Carl Ludvig Steinhauer (1816-1897).

Malgré le fait que ces objets soient – très probablement – perçus comme exotiques et caractéristiques d'une culture qui ne suscite un véritable intérêt scientifique et historique que depuis la deuxième moitié du XIX^e siècle⁹⁷ par les collecteurs, la démarche de ces derniers découle davantage d'une perception stéréotypée et superficielle de la culture inuit. Le manque de contexte et de documentation liés à ces objets sont des indices parlant d'un manque de curiosité et parfois de rigueur scientifique, qui témoignent d'un réel manque d'intérêt des collecteurs mais aussi des institutions qui reçoivent ces objets, avant le début du XX^e siècle. Un cap est franchi au début de ce dernier, notamment grâce aux publications de Franz Boas (1858-1942), mais aussi avec les expéditions de Knud Rasmussen (1879-1933), ou bien encore avec les missions de Paul-Emile Victor (1907-1995) – entre autres – qui font largement évoluer la perception qu'ont les Occidentaux des Inuit et entraîne une certaine revalorisation des collections arctiques – dans une certaine mesure.

D'autre part, la présence des modèles réduits des collections s'explique peut-être aussi par deux facteurs de décision non négligeables : ce sont des objets de dimensions relativement réduites et donc plus faciles et plus pratiques à ramener de voyage qu'une embarcation traditionnelle grande nature – car bien qu'il y ait un nombre assez important de *qajaq* conservés dans les musées occidentaux, ils étaient tout de même bien plus encombrants à transporter et, par ailleurs, très peu d'*umiat* ont été collectés, en partie du fait de leur taille comme nous pouvons le supposer. Cette typologie devait également être plus avantageuse du point de vue pécuniaire ; nous pouvons émettre l'hypothèse selon laquelle cela était plus coûteux de faire fabriquer un *qajaq* pour le ramener⁹⁸ plutôt que d'acquérir son modèle réduit.

Ainsi, en dépit des projections stéréotypées et des préjugés des Occidentaux ayant collecté, rassemblé ou conservé des modèles réduits, ces objets ne seraient-ils pas des sortes d'« objets ambassadeurs » d'une culture méconnue – ou plutôt mal connue – auprès des

97 Notamment grâce aux travaux du premier ethnographe-anthropologue à travailler sur les Inuit, Franz Boas (1858-1942).

98 La plupart des *qajaq* conservés dans les musées occidentaux n'étaient pas des objets utilitaires, ils étaient fabriqués par les Inuit pour répondre à la demande occidentale ; contrairement aux « vrais » *qajaq*, ils ne sont pas faits de manière à être adapté à une personne en particulier (comme c'est le cas normalement puisque c'est généralement le chasseur qui fabrique son propre *qajaq* en fonction de ses besoins).

Occidentaux jusqu'au début du XX^e siècle ? En ce sens, nous pourrions les comparer à une autre production : il s'agit d'un modèle miniature de tipi provenant de la Réserve Rosebud (Dakota du Sud, États-Unis), réalisé par un artiste des Grandes Plaines (probablement Sioux Lakota ou Sioux Teton) vers 1885 et conservé au Metropolitan Museum de New York (cf. annexe 24, page 31, partie 2). Cet objet, relativement ambivalent, peut être considéré, d'un côté, comme un « objet ambassadeur » dans le sens où il a probablement été produit pour des militaires ou des représentants du gouvernement ou bien encore pour des enseignants ou des missionnaires américains visitant les réserves dans lesquelles se trouvaient les communautés autochtones et il est fait, en quelque sorte, pour répondre aux attentes et aux représentations que ces derniers projettent sur les communautés et leur culture matérielle. Ainsi, posséder une représentation miniature d'un objet caractéristique de cette culture, étrangère aux Occidentaux, leur permet, pour ainsi dire, de se l'approprier. Mais, d'un autre côté, cette miniaturisation est assez ambiguë car la scène de bataille représentée sur le tipi est clairement à l'avantage des autochtones qui sont en train de pourchasser deux soldats américains – alors même que c'est une production destinée à répondre à une demande touristique américaine. Nous notons que, jusqu'à présent, cette ambivalence n'est pas présente – ou néanmoins pas visible – avec les modèles réduits d'embarcation inuit. Dans tous les cas, il semblerait que les modèles réduits, bien qu'ils soient peu ou pas documentés, en disent long sur notre perception de l'autre et l'ethnocentrisme occidental.

3. Remise en cause de la perception occidentale des collections arctiques (inuit) :

Cette incompréhension et ce désintérêt des Occidentaux à l'encontre des collections arctiques sont aujourd'hui largement remis en question et des efforts sont mis en place pour revaloriser ces collections à leur juste valeur et dans le respect des cultures dont elles sont les témoins.

Aux États-Unis par exemple, Christine Johnson, alors qu'elle était stagiaire en conservation au musée McClung à Knoxville (Tennessee), a étudié la question des mauvaises identifications des objets arctiques et de la façon dont ce type de collection était considéré au sein du musée⁹⁹. Elle constate que ce dernier, comme beaucoup d'autres, utilise une terminologie

⁹⁹ JOHNSON, Christine, « Not just objects : Alaska Native Material Culture at the McClung Museum of Natural History and Culture », in *Pursuit – The Journal of Undergraduate Research at the University of Texas*, Avril 2015, Volume 6 : Iss. 1, Article 11, pp. 117-127.

dépassée et inexacte pour identifier les objets issus des cultures matérielles des populations autochtones américaines. L'emploi de termes vagues et généraux pour désigner ces communautés (i.e. « Eskimos »¹⁰⁰ ou « Indians ») découle directement d'une vision monolithique des cultures américaines – ce qui est un phénomène englobant et non spécifique aux cultures de l'Arctique – et empreinte de colonialisme. Christine Johnson insiste sur le fait que de nombreux clichés persistent encore à l'encontre des cultures autochtones, ayant pour conséquence, par exemple, l'ignorance de la grande diversité de celles-ci. Dans son article, elle poursuit avec une critique du mode de classement des artefacts relevant des collections alaskiennes ; celui-ci est présenté comme étant généraliste et accompagné d'une terminologie erronée. Cela renforce l'idée selon laquelle il est absolument nécessaire de faire un travail de remise en question et d'évoluer vers une approche plus juste et plus exacte de ces collections et de ces cultures. Christine Johnson propose par ailleurs une solution, faisant écho à ce qui a été dit précédemment dans la partie faisant référence au travail de Marie-Pierre Gadoua : il faut encourager la « *community collaboration* », c'est-à-dire les démarches collaboratives entre communautés autochtones et institutions (muséales mais pas seulement), de façon à instaurer de nouvelles relations, qui seront à terme bénéfiques et enrichissantes pour toutes les parties. En effet, les artefacts nord-américains étant souvent peu ou pas documentés, ils sont alors simplement identifiés par leur région d'origine, alors même qu'il peut y avoir, par exemple, plusieurs groupes culturels différents – qui étaient par ailleurs nomades pour une partie d'entre eux – cohabitant dans une même région ; qui plus est, certains groupes ont pu être déplacés de force au cours de leur histoire ou bien contraints à vivre au sein de réserves, ce qui rend encore une fois une identification régionale inexacte et malvenue. Par exemple, désigner un artefact comme étant « alaskien » peut s'avérer problématique étant donné que l'Alaska est peuplé de différents groupes autochtones tels que des Alutiit (Aléoutes en français, aussi appelés Yupiit du Pacifique), des Inuit (des Iñupiat et des Yupiit) ainsi que des Athabascans d'Alaska ou encore des Tlingits et des Haïdas. Ainsi, cette terminologie impropre et erronée équivaut à une certaine maltraitance des collections et des cultures qui sont représentées par ces objets nous fait remarquer Christine Johnson, qui relie ceci à l'histoire coloniale des États-Unis et à la manière dont les communautés autochtones ont été traitées par le gouvernement américain. Il s'agit même parfois de mépris, comme en témoigne cet exemple figurant dans son article : des restes d'individus appartenant à la communauté Saginaw, conservés au musée de l'Université du

100 Comme cela a été dit en avant-propos, le terme « Eskimo » en anglais – ou « Esquimau » en français – est un exonyme, largement rejeté par les Inuit car péjoratif et daté.

Michigan, étaient désignés comme « culturellement non identifiables » ; au-delà d’être un flagrant manque de respect envers les personnes défuntes et la communauté à laquelle ils appartenaient, c’est une injure envers une population qui est encore présente sur le territoire américain aujourd’hui, et ce, sans oublier le problème éthique et déontologique dans le fait de qualifier des restes humains comme de simples objets. L’auteur en conclut qu’il est essentiel d’impliquer les communautés autochtones dont sont issus les artefacts dans la recherche et l’étude de ces derniers afin de se trouver dans une position plus respectueuse vis-à-vis d’elles¹⁰¹. Par ailleurs, l’approche collaborative est de plus en plus fréquemment adoptée dans le monde muséal et permet une réelle revalorisation du patrimoine des communautés autochtones. Elle répond par ailleurs à une certaine demande de la part de ces dernières, dont les jeunes générations sont souvent en quête d’identité¹⁰². Enfin, Christine Johnson souligne que ces cultures ne sont pas des cultures du passé, qu’il ne faut pas les considérer comme telles, et qu’il faut activement renouer avec elles pour faire avancer au mieux l’histoire et la recherche, ce qui passe aussi par une certaine reconnaissance.

« For too long, museums treated objects of Indigenous material culture and their source communities as what Brenda McDougal calls “relics of a colonial past without a place in a postmodern, global society”. In the case of the McClung Museum, the adoption of a collaborative approach has contributed to the healing process between museums and source communities, and enriched our stewardship and knowledge of these incredible pieces of Alaska Native material culture. »¹⁰³

La revalorisation des collections arctiques peut aussi se faire au travers d’approches plus académiques, comme au Danemark par exemple ; M. Martin Appelt nous a rapporté qu’il y avait actuellement un groupe de chercheurs au musée national du Danemark (Copenhague) qui avait soumis un projet de recherche portant sur les miniatures et les modèles réduits provenant de différentes parties des collections du musée – arctiques mais pas seulement il semblerait. Pour ce qui concerne les objets relevant du domaine de l’Arctique justement, ce sont les chercheurs Asta Mønsted et Peter Andreas Toft qui se pencheront sur le cas des modèles réduits inuit (entre

101 « In order to achieve any level of respect, members from source communities must be involved in the research, representation and care of their historical artifacts. », cf. JOHNSON, Christine, « Not just objects : Alaska Native Material Culture at the McClung Museum of Natural History and Culture », page 121.

102 « [...] but also addresses the need to put Indigenous communities in control of their own material culture and to identify themselves. », cf. JOHNSON, Christine, « Not just objects : Alaska Native Material Culture at the McClung Museum of Natural History and Culture », page 125.

103 (N.D.L.R.) « Pendant trop longtemps, les musées ont traité les objets issus de cultures matérielles autochtones et leurs communautés d’origine comme ce que Brenda McDougal appelle “des reliques d’un passé colonial sans place dans une société postmoderne et globale”. Dans le cas du musée McClung, l’adoption d’une approche collaborative a contribué au processus de guérison des relations entre les musées et les communautés dont proviennent les objets, et a enrichi notre gestion et notre connaissance de ces incroyables artefacts de la culture matérielle autochtone de l’Alaska. », cf. JOHNSON, Christine, « Not just objects : Alaska Native Material Culture at the McClung Museum of Natural History and Culture », page 125.

autres) et les envisageront sous de nouveaux angles dans les années à venir. L'étude qu'ils vont produire pourrait s'avérer cruciale dans le cas de cette typologie d'objets peu étudiée.

B) Les modèles réduits inuit dans les musées occidentaux et français : classification, discours et présentation, vers une évolution du regard ?

1. Pourquoi les modèles réduits ? Hypothèses d'interprétations :

La typologie de modèle réduit concernée par cette étude est difficile à caractériser et surtout à interpréter. Comment expliquer leur présence dans les collections occidentales ? Quel est le contexte précis de leur fabrication ? Quel sens revêtent-ils pour les communautés autochtones dont ils sont issus ? Du fait du manque cruel de documentation relative à ces objets, il apparaît, pour le moment, ardu de répondre à de telles interrogations. La perte d'informations étant conséquente, nous ne pouvons, à ce jour, faire que des suppositions. Comme nous l'avons évoqué précédemment dans la deuxième partie du présent mémoire d'étude, il semblerait que les modèles réduits de ce type (en peau et bois avec un haut degré de détails) ne correspondent pas à proprement parler à la « catégorie »¹⁰⁴ des miniatures et tout ce que cela pourrait impliquer. Cela ne veut pas dire néanmoins que les modèles réduits – que nous pourrions qualifier « d'ethnographiques » – soient pour autant dénués de tout caractère rituel et spirituel, d'autant plus qu'il ne faut pas oublier que les Inuit pensaient alors que toute chose, êtres vivants et objets, possédait un *inua*¹⁰⁵, un peu à la manière d'une « âme » dans les cultures occidentales ; ainsi, nous ne pouvons pas exclure la possibilité que les modèles réduits étaient perçus également de cette manière à l'époque où ils ont été réalisés. De même, nous ne pouvons exclure la possibilité que ces objets avaient un usage rituel, telle qu'une fonction prophylactique, par exemple, la protection de l'embarcation grandeur nature représentée, en amont du temps de leur collecte par des Occidentaux. D'autre part, comme nous l'avons développé ci-avant, peut-être les modèles réduits étaient-ils des « objets ambassadeurs » de la culture inuit auprès des Occidentaux. Ils seraient porteurs d'une intention pédagogique car permettraient d'expliquer à ces derniers

104 Nous avons mis ce terme entre guillemets car nous avons vu en quoi cela pouvait être vain de vouloir catégoriser à tout prix les artefacts inuit (cf. partie II – B) 1.).

105 KAALUND, Bodil, 1979/2010, *The Art of Greenland*. Gyldendal Editions, Copenhague. Cf. « [...] inspired by the ancient belief that all things are alive that each stone and piece of wood has its *inua*, its owner. », page 51.

comment fonctionnent et sont conçues les embarcations traditionnelles grande nature. Ainsi ils s'inscriraient quelque peu dans la tradition des maquettes modernes tout en pouvant entrer facilement au sein des cabinets de curiosités des collecteurs et des musées, pour constituer des dioramas par exemple. Leur confection serait alors le résultat d'une demande occidentale. Sur ce point, nous pouvons aussi évoquer l'idée selon laquelle les modèles réduits pourraient être interprétés comme des souvenirs de voyage, des produits commerciaux satisfaisant une demande touristique. Enfin, lors d'un entretien téléphonique, M. Julien Flak, gérant de la Galerie Flak et expert agréé dans les spécialités Arts d'Amérique du Nord et Arts d'Océanie auprès de la Chambre Européenne des Experts Conseil en Œuvres d'Art (CECOA), a évoqué une autre hypothèse selon laquelle les modèles réduits de ce type pourraient être des supports d'enseignement pour les jeunes Inuit, lors de leur initiation à l'architecture navale avant d'être achetés par des visiteurs Occidentaux. Nous n'avons néanmoins pas d'évidence de cette théorie et cela nous pousserait par ailleurs à nous questionner sur différents aspects de ces objets : par exemple, pourquoi inclure des figurines et de l'armement si ce sont des objets destinés à préparer les adolescents à la construction d'embarcations ?

Vouloir prêter une fonction au modèle réduit semble être une tâche bien difficile ; sans contexte, ces objets posent d'importantes difficultés d'interprétations. Par ailleurs, nous avons remarqué que toutes les figurines présentes au sein du corpus soumis à notre étude affichaient un visage, qu'il soit dessiné et/ou gravé. Par exemple, celle du modèle réduit de *qajaq* n°60000912 présente, comme nous l'avions écrit auparavant, un visage relativement détaillé, avec pilosité faciale bien visible notamment. Les figurines de modèle réduit, par leur visage, ont été individualisées. Ceci est d'autant plus flagrant avec les figurines des deux modèles réduits d'*umiat* ; d'une part, bien que le visage des figurines du n°60000911 soit plus ou moins partiellement effacé, nous constatons qu'elles en arborent tout un. D'autre part, les figurines du n°2001.3.73 affichent des visages assez différents les uns des autres, présentant ainsi une certaine variété d'expressions faciales – bien qu'ils soient faits selon le même modèle. Ainsi nous pensons que cette individualisation n'est ni anodine, ni gratuite ; mais il est difficile d'en conclure davantage. De plus, nous infirmons encore une fois l'hypothèse du jouet, principalement en raison de l'important degré de précision de ces objets – qui ne sont vraisemblablement pas adaptés aux enfants – et de leur grande exactitude technique du point de vue de l'architecture navale inuit. Cela n'exclut pas pour autant une hypothèse de fonction de support pédagogique. En outre, la possibilité que ces objets répondent à une demande

occidentale ne peut pas être éliminée en raison du fait que, comme nous l'avons mentionné dans la note de bas de page n°74, des embarcations grande nature, en l'occurrence des *qajaq*, étaient produits pour satisfaire une demande étrangère et ces objets étaient alors conçus uniquement dans cette optique. Toutefois, tout cela ne va pas pour autant à l'encontre d'autres interprétations pouvant être faites de ces objets ou d'autres usages que les Inuit pouvaient en avoir. Ce qui nous paraît le plus probable, c'est que ces objets aient eu plusieurs fonctions, plusieurs usages, et que nous puissions en faire plusieurs interprétations¹⁰⁶ ; leur statut a probablement changé au fil du temps, s'adaptant au contexte et à la demande à laquelle ils pouvaient répondre. C'est d'ailleurs aussi ce que M. Martin Appelt a évoqué lors de nos échanges ; ce dernier assure que certains modèles réduits ont indéniablement été produits dans le but de satisfaire une demande occidentale (à destination du musée) car ils prenaient la forme d'objets de petites dimensions, faciles à transporter et à fort potentiel pédagogique, afin de répondre aux besoins des collecteurs (fonctionnaires danois, membres d'expéditions scientifiques etc), c'est-à-dire, permettre d'expliquer au public danois les conditions de vie au Groenland (en l'occurrence). Il poursuit en expliquant que les modèles réduits, dans un deuxième temps, ont peu à peu pris de la valeur du point de vue commercial et sont devenus des objets importants au sein des échanges commerciaux entretenus entre le Groenland – et plus largement l'Arctique – et les musées occidentaux. Enfin, il explique que la production et la circulation des modèles réduits auraient ensuite connu une troisième phase durant laquelle les modèles réduits seraient devenus des « objets souvenirs ethnographiques » plus populaires, accessibles à d'autres profils de collecteurs (i.e. des officiers coloniaux, des touristes et autres voyageurs, des enseignants, etc., séjournant pour quelques mois voire quelques années au Groenland, au Canada ou en Alaska). Et ce serait justement la perception des modèles réduits qui serait restée jusqu'à la fin du XX^e siècle au sein des musées occidentaux : de simples souvenirs touristiques.

2. Comment les modèles réduits sont-ils considérés par les musées et par la communauté scientifique ?

Tout d'abord, il faut insister sur le fait qu'il n'existe aucune source, aucun article, aucun ouvrage dédié spécifiquement à la question des modèles réduits. Il s'agit d'un constat, confirmé

¹⁰⁶ C'est un non sens de vouloir absolument appliquer nos représentations et nos catégories esthétiques occidentales sur des objets inuit. Cf. LAUGRAND, Frédéric and Jarich OOSTEN, « When Toys and Ornaments Come into Play : The Transformative Power of Miniatures in Canadian Inuit Cosmology », in *Museum Anthropology*, Volume 31 n°2, pp. 69-84.

par nos recherches, ainsi que par d'autres sources, et ce, non seulement en France, puisque nous avons posé la question à M. Martin Appelt qui, pourtant bien au fait des publications concernant le Grand Nord, nous a confirmé ne pas connaître d'écrits dédiés à ce type de modèles réduits (de *qajaq*, d'*umiat*, etc.) présents au sein des collections européennes et américaines. Il arrive, bien évidemment, que des modèles réduits comme ceux concernés ici soient évoqués ou mentionnés dans la littérature portant sur l'art inuit ou bien dans des articles sur la miniaturisation par exemple, mais cela est finalement assez marginal. Nous notons par ailleurs que cette typologie d'objets est peu présente voire quasiment absente des ouvrages dédiés à la description de l'art inuit. Ces écrits se concentrent davantage sur la sculpture inuit et les miniatures – notamment les figurines anthropomorphes, zoomorphes et les *tupilait*¹⁰⁷ – que sur les modèles réduits, qui font plutôt de la figuration que l'objet d'une véritable description et analyse de la part des auteurs et autrices. Il semblerait qu'ils ne soient, par conséquent, pas considérés tout à fait comme étant l'expression d'un art inuit tel qu'il est perçu par les Occidentaux, mais plutôt comme des objets pour ainsi dire anecdotiques et dénués d'intérêt esthétique. Cela donne l'impression qu'ils sont plus largement appréhendés comme étant avant tout des pièces ethnographiques et, tout au plus, des objets d'artisanat témoignant d'un savoir-faire technique, mais pas comme des objets d'art. Ce qui ne veut pas dire néanmoins qu'ils ne peuvent pas être perçus comme étant de « beaux objets » par le public ou les collectionneurs pour autant, comme en témoigne leur présence sur le marché de l'art. Finalement, tout ceci est assez révélateur, en soi, de la manière dont les modèles réduits de ce type sont considérés en Occident.

En définitive, la manière dont sont appréhendés les modèles réduits n'est-elle pas le reflet de celle dont sont considérées les collections arctiques en France ? La connaissance de celles-ci, depuis le XIX^e siècle, est partielle et superficielle, témoignant d'un véritable manque de considération de la part des Occidentaux. Cela est renforcé par le fait que le Grand Nord a pendant longtemps été perçu comme un « no man's land », inhospitalier et inhabité, et que, comme nous l'avons évoqué précédemment et tout comme le rappelle Gwénaële Guigon, avant la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle, les Inuit n'étaient pas véritablement considérés comme une entité culturelle et étudiés en ce sens : « À partir de années 1860, les Inuit sont vus et perçus à travers le prisme de l'anthropologie physique, de l'archéologie puis, de l'ethnographie mais rarement comme sujet principal. Les descriptions naturalistes sont encore très présentes. ».

107 Forme plurielle du terme *tupilaq*, en kalaallisut qui signifie « esprit ». Les *tupilait* sont des petites sculptures prenant de nombreuses formes et représentant des esprits malfaisants et/ou surnaturels, souvent anthropo-zoomorphes. Très présents au Groenland, ils sont devenus des objets emblématiques de la production inuit auprès des Occidentaux qui les ont trouvés très vite fascinants.

Il ne faut pas non plus négliger le caractère fragmentaire des collections arctiques des musées occidentaux, nous donnant une vision très partielle et biaisée des cultures matérielles des populations autochtones de l'Arctique¹⁰⁸.

Par ailleurs nous nous sommes interrogées sur la façon dont les modèles réduits étaient inventoriés au sein des musées et référencés dans les collections en ligne, notamment. D'une part, nous remarquons que la terminologie n'est pas toujours exacte, voire qu'elle est erronée (i.e. « poupée » pour désigner une figurine faisant partie d'un modèle réduit d'embarcation), comme nous avons pu l'expliquer dans des passages précédents. Cela met également en évidence la manière dont les objets sont perçus et appréhendés. Mais qu'en est-il des numéros d'inventaire ? Nous remarquons, dans un premier temps, que les modèles réduits du musée des Confluences ne sont pas tous inventoriés de la même manière. Nous constatons que dans le cas des modèles réduits de *qajaq* n°60000912 et n°60000913 figurent plusieurs numéros d'inventaire différents pour marquer les embarcations et les éléments associés (tout cela est par ailleurs détaillé dans les constats d'état des objets). Pour le n°60000912, nous comptons six numéros différents : un numéro pour l'embarcation et d'autres parties, et quatre autres numéros sur les éléments d'armement associés, en plus d'un ancien numéro d'inventaire figurant sur plusieurs parties du modèle réduit. Le marquage du n°60000913 suit la même logique (en supposant qu'il y en ait une) avec trois numéros marqués sur les différentes parties du modèle réduit, dont un ancien numéro d'inventaire et des numéros plus récents, pour les éléments associés notamment. Contrairement aux deux objets précédents, et en dépit du fait que nous avons décomposé cet objet en dix parties, le modèle réduit d'*umiaq* n°60000911 n'arbore, quant à lui, qu'un seul et unique numéro d'inventaire, inscrit sur l'embarcation et sur l'une des rames (cf. au constat d'état relatif à l'objet pour davantage de précision) ; cela est d'autant plus surprenant car il n'affiche aucun ancien numéro d'inventaire, alors même que nous supposons que cet objet est rentré dans les collections du musée depuis environ une centaine d'années¹⁰⁹. Nous remarquons aussi l'absence de volonté de distinguer chaque figurine par un numéro d'inventaire distinct, ce qui est parfois le cas au sein d'inventaires d'autres collections arctiques en France. Enfin, le marquage du modèle réduit d'*umiaq* 2001.3.73 est encore différent – mais cela s'explique probablement du fait qu'il est entré beaucoup plus récemment au sein du musée – et est ainsi identifié par un numéro principal qui est ensuite décliné de façon à désigner des éléments associés à

108 GUIGON, Gwénaële, « Taitsumanialuk, les collections de l'Arctique canadien et du Groenland dans les musées français au XIX^e siècle », in *Études Inuit Studies, Collections arctiques*, 2018, volume 42, numéro 1, pp. 87-115.

109 Se référer à la partie I – B) 3. pour plus de détails sur cette question.

l'embarcation (comme nous l'avons évoqué ci-avant). À cela, s'ajoute la mention d'un numéro de gestion figurant dans la notice de l'œuvre. Ainsi, nous constatons des modes d'inventaires variés au sein même d'un corpus composé (seulement) de quatre modèles réduits. La principale différence entre les trois premiers objets et le quatrième, c'est-à-dire le dernier à entrer dans les collections, réside dans le fait qu'il y a une intention différente à donner plusieurs numéros d'inventaire, distincts, à des éléments contenus dans un seul et même objet, et à décliner un numéro d'inventaire principal pour marquer ce qui a été considéré comme plusieurs parties d'un seul objet. D'autant plus que la façon de différencier les numéros selon les éléments associés semble relativement arbitraire étant donné que, selon cette logique, nous pouvons nous demander pourquoi tous les éléments associés (et désolidarisés) ne sont alors pas numérotés. Par ailleurs, en s'intéressant à cette question concernant les modèles réduits d'embarcation inuit dans les collections en ligne du MQB-JC, nous avons remarqué que – dans le cas de ce musée du moins – les embarcations et les figurines associées étaient, dans certains cas inventoriées ensemble, portant donc le même numéro d'inventaire, ou, dans d'autres cas, présentaient les déclinaisons d'un numéro d'inventaire principal (cas du modèle réduit d'*umiaq* n° 71.1881.56.78.1), ou bien, enfin, que certaines figurines n'étaient parfois pas du tout rattachées à leur embarcation dans l'inventaire, et étaient inventoriées de façon totalement indépendante.

3. Les modèles réduits dans l'espace muséal : discours et présentation :

Nous souhaitons aborder ici la question du discours qui entoure les modèles réduits et de leur présentation au public au sein des musées – français en l'occurrence. Notons tout d'abord que les modèles réduits d'embarcation (entre autres) ne sont pas des objets particulièrement mis en avant au sein des parcours d'exposition. Ces objets, de fait, sortent peu des réserves, comme c'est le cas au musée des Confluences. Étant peu fréquemment présentés au public, les modèles réduits ne sont pas, par conséquent, le support d'un discours spécifique au sein des musées, et s'inscrivent fréquemment, comme la plupart des objets relevant des collections arctiques, au sein d'un discours didactique général se rapportant à l'ensemble des collections concernées – ce qui est accentué par le fait qu'il s'agit bien souvent de micro-collections comme l'a expliqué Gwénaële Guigon, ce qui rend leur exposition difficile¹¹⁰. En outre, ils servent la plupart du temps de biais, de support de discours, pour parler des embarcations grandeur nature, plus

110 GUIGON, Gwénaële, « Taitsumanialuk, les collections de l'Arctique canadien et du Groenland dans les musées français au XIX^e siècle », in *Études Inuit Studies, Collections arctiques*, 2018, volume 42, numéro 1, pp. 87-115. Cf. page 98 et page 106.

difficiles à mettre en exposition du fait de leurs importantes dimensions et, nous pouvons le supposer, des soins qu'elles exigent en matière de conservation (préventive notamment). Par exemple, un modèle réduit de *qajaq* yup'ik provenant d'Alaska et datant des environs de 1900 (cf. annexes 25 et 25 bis, page 33 partie 2) est présenté au public sur le plateau des collections au MQB-JC, dans la partie dédiée à la région arctique¹¹¹ ; voici ce que dit le cartel dudit objet :

« Le kayak est l'une des plus extraordinaires embarcations conçue par l'ingéniosité humaine, qui résume la parfaite adaptation aux conditions arctiques des populations inuit. Sur l'assemblage des longerons et des traverses de bois de flottage, qui forme la charpente du bateau, sont tendues des peaux de phoque, tannées à l'urine, assemblées par des coutures doubles étanches en fils de tendon. Afin de conserver leur souplesse, les peaux sont remplacées chaque année : dans ces eaux glaciales, une simple déchirure de la paroi pourrait entraîner la mort du kayakiste. »

Il ne s'agit donc pas, à l'évidence, d'un discours décrivant et analysant le modèle réduit en lui-même, mais bien d'un propos relativement général sur les *qajaq* arctiques grandeur nature, leur fabrication et leur utilisation. De plus, bien qu'il apparaît juste de considérer que l'architecture du modèle réduit reprend celle d'un grand *qajaq* (ce qu'induit cette description), il semble néanmoins plus contestable de parler de « peaux de phoques, tannées à l'urine » concernant cet objet, alors qu'il est dit qu'il s'agit d'un modèle réduit dont la couverture est en intestin de phoque, matériau souvent traité comme une peau crue par les Inuit (c'est-à-dire non tannée) – mais peut-être cela fait-il référence à des informations relatives à l'objet auxquelles nous n'avons pas eu accès¹¹².

Par ailleurs, concernant les modèles réduits d'*umiat* du musée des Confluences, nous constatons deux choses qui viennent corroborer l'idée selon laquelle les modèles réduits sont une typologie d'objets incomprise et posant des difficultés d'interprétations dans les institutions encore aujourd'hui, produit d'un manque d'intérêt et de connaissances relatives. D'une part, nous constatons pour le modèle réduit d'*umiaq* n°2001.3.73 que les quatre figurines présentent à bord de l'embarcation sont tournées dans le même sens, c'est-à-dire dos à la poupe ; or, Paul-Emile Victor rapporte ceci au sujet des techniques de navigation relatives aux *umiat* grandeur

111 Le modèle réduit était du moins en place en vitrine le 10 novembre 2021 lors de notre visite et de la prise des photographies figurant en Annexes.

112 Nous remarquons par ailleurs que le numéro d'inventaire (71.1905.31.123) figurant au bas du cartel du « Modèle de kayak » ne correspond pas à l'objet en question dans les bases données des collections en ligne du MQB-JC, mais à l'anorak présenté au sein de la même vitrine (AM 002). Cf. : <http://collections.quaibranly.fr/#83a8ca72-ec68-43d3-9330-0194f1b30e11>. En cherchant l'objet sur lesdites bases de données nous constatons que son numéro d'inventaire serait plutôt le 71.1905.32.9. Cf. <http://collections.quaibranly.fr/#be45ea91-2cb2-4f61-8e00-caa429f92759>. Il semblerait donc qu'une coquille se soit glissée dans le cartel ce qui, néanmoins, renforce ce que nous avons écrit précédemment sur le manque d'attention et de considération envers ces collections et plus précisément les modèles réduits.

nature : « Les rameurs font face au barreur, tournant le dos à la direction suivie par le bateau. ». Cela signifie donc que la disposition des rameuses dans le modèle réduit est erronée : elles devraient toutes être dos à la proue – du moins si la personne qui les a fixées à leur banc avait souhaité être fidèle à la réalité. D'autre part, en s'intéressant à la photographie de présentation du modèle réduit n°60000911, présente dans le dossier d'œuvre, nous remarquons le même problème concernant le sens des figurines au sein de l'embarcation, puisqu'elles sont elles aussi toutes tournées dans le même sens et face à la proue. À cela s'ajoute le fait que les figurines ne sont pas présentées assises sur leur banc hormis deux d'entre elles – mais cela peut s'expliquer par des raisons pratiques, étant donné qu'elles tiennent relativement peu en place et qu'elles ont subi des déformations –, mais surtout, il est important de noter que la figurine masculine, qui est le barreur de l'équipage traditionnellement, n'est pas placé en dernière position à bord de l'*umiaq*, comme il serait d'usage dans la pratique, c'est-à-dire juste devant la poupe.

Ainsi, nous constatons que ces objets sont, d'un côté, rarement présentés au public, ce qui est probablement lié aux multiples facteurs que nous avons pu évoquer précédemment : manque de documentations et d'informations sur les objets – ce qui rend difficile la constitution d'un discours –, manque d'intérêt aussi envers ces typologies (perçues comme peu spectaculaires) et les collections arctiques plus largement, et manque de connaissances sur les caractéristiques physiques des matériaux constitutifs de ces objets (s'ils sont fragilisés par des conditions de conservation non appropriées, cela rend d'autant plus difficile leur exposition). D'un autre côté, nous observons que leur mise en scène, voire – nous pouvons l'imaginer – leur scénographie, peut se révéler assez hasardeuse, bien que nous ne sachions pas s'il s'agit là plutôt d'ignorance que d'un manque d'intérêt pour cette typologie. Il faudrait donc commencer par envisager des approches muséographiques (dans le cadre d'exposition notamment) plus respectueuses des objets, de leur nature, de leur sens, mais aussi de la culture matérielle qu'ils représentent et dont ils sont, pour ainsi dire, les ambassadeurs au sein de nos musées. Enfin, nous ne pouvons nier l'évidence, c'est-à-dire le fait que ces artefacts ont un fort potentiel « pédagogique » et peuvent permettre l'articulation d'un discours sur les moyens de transport et sur la navigation chez les Inuit, mais il ne faut pour autant pas éclipser la typologie des modèles réduits qui existe en elle-même.

C) Culture matérielle inuit et marché de l'art français : la place des modèles réduits.

1. Contexte général de la présence des artefacts inuit sur le marché de l'art :

Au cours du XIX^e siècle, alors qu'émerge un intérêt pour le Grand Nord de la part des scientifiques, des explorateurs mais aussi des commerçants européens et américains, des objets inuit font leur apparition dans les pays occidentaux et nous assistons à la naissance de petites collections arctiques, dans le domaine public mais aussi privé (comme nous avons pu l'évoquer précédemment). Puis, à partir de la fin de la première moitié du XX^e siècle, une production artistique inuit destinée à l'exportation et au marché de l'art occidental se développe peu à peu, ce qu'explique Julie Graff dans un article disponible en ligne¹¹³. En quelques décennies les œuvres d'art inuit investissent le marché de l'art occidental y compris français. Les objets qui circulent principalement entre l'Arctique et le marché de l'art occidental sont principalement des pièces contemporaines, plutôt que des pièces ethnographiques (telles que les modèles réduits), notamment des sculptures et des objets perçus comme « typiquement inuit » comme les *tupilait*. Ces pièces inuit ne sont cependant pas aussi demandées et aussi recherchées (ce qui influence également sur leur valeur sur le marché) par les collectionneurs que des objets appartenant à d'autres cultures matérielles autochtones américaines ; en effet, les objets arctiques pâtissent, pour ainsi dire, de ce que nous pourrions appeler un retard d'intérêt, notamment par rapport aux pièces issues des civilisations mésoaméricaines et andines, sur lesquelles la communauté scientifique et intellectuelle, ainsi que les collectionneurs privés, se sont davantage concentrés depuis le XVIII^e siècle principalement, et l'intérêt allait grandissant au fil du temps. Le goût pour les pièces inuit (et arctiques en général) est donc relativement récent. Ainsi, nous avons remarqué par exemple, la présence d'un certain nombre d'œuvres d'art inuit contemporaine au sein du parcours d'exposition du musée des Confluences. La présence de ces objets est aussi une forme de reconnaissance des cultures arctiques et de leur production artistique de la part des musées français (et plus largement occidentaux), souvent accompagnés de la mise en place d'un dialogue entre les artistes et les institutions. Enfin, il faut noter que, comme les pièces autochtones précolombiennes présentes sur le marché de l'art, les œuvres d'art inuit sont de plus

113 Cf. GRAFF, Julie, « Double regard sur l'art inuit. L'exposition de l'art inuit au Musée des beaux-arts de Montréal au prisme des transferts épistémologiques », in *exPosition*, 28 septembre 2021 (<http://www.revue-exposition.com/index.php/articles6-2/graff-double-regard-art-inuit>, consulté le 8 mai 2022)

en plus fréquemment falsifiées ; de nombreux faux circulent sur le marché de l'art, sans qu'il soit possible d'estimer l'ampleur de ce phénomène à l'heure actuelle.

2. Le cas particulier des modèles réduits sur le marché de l'art parisien :

Bien que, nous l'avons constaté, ce sont les pièces modernes et contemporaines qui dominent le marché de l'art pour ce qui est des collections arctiques, les modèles réduits sont néanmoins présents sur ce dernier. Pour en savoir davantage sur cette question, nous avons contacté deux galeristes parisiens, avec qui nous avons échangé par e-mail et par téléphone ; il s'agit de Mme Maryse Saraux (directrice de la galerie Art Inuit Paris¹¹⁴) et de M. Julien Flak (expert et gérant de la Galerie Flak¹¹⁵). À la suite de ces échanges nous avons pu rassembler quelques informations sur le sujet des modèles réduits.

Ces artefacts, classés plutôt comme étant des pièces ethnographiques, sont présents sur le marché de l'art parisien de manière relativement fréquente, notamment pour les modèles réduits de *qajaq*. Il est toutefois plus rare de les y trouver complets, c'est-à-dire avec la figurine et tout le matériel associés à l'embarcation – tels qu'ils sont conservés au musée des Confluences. Les deux galeristes interrogés en ont par ailleurs déjà eus à la vente mais il ne s'agit pour autant pas d'une typologie d'objets particulièrement recherchée par ces dernières. Il y en a effectivement régulièrement à la vente sur le marché de l'art parisien, ainsi que français – bien que ce soit dans de moindres proportions par rapport au marché de l'art canadien par exemple – mais ce ne sont pas non plus des objets « courants » ni spécialement recherchés par les collectionneurs et autres acteurs du marché de l'art. Nous pouvons supposer que cela s'explique par tout ce que nous avons pu évoquer précédemment concernant l'incompréhension et le manque d'intérêt évident pour cette typologie d'objets en Occident. D'autant plus que les collectionneurs s'intéressent généralement davantage aux œuvres d'art inuit contemporaines qu'à ces pièces dites anciennes. Les modèles réduits d'embarcation ne faisant donc pas l'objet d'une demande sur le marché, ils sont acquis selon le goût et la sensibilité des collectionneurs, bien que nous observons que ceux-ci peuvent être des personnes qui n'ont pas forcément une appétence prononcée ou une connaissance spécifique des cultures arctiques et des Inuit mais peuvent être, par exemple, des passionnés de navigation et de marine comme Jean-Paul Morin, dont une partie de la collection a

114 « Art Inuit Paris », 9, rue Saint Merri, 75004 Paris. Galerie spécialisée dans l'art inuit depuis 2009, elle propose des œuvres d'arts contemporaines ainsi des pièces plus anciennes, <https://www.artinuitparis.com/>.

115 « Galerie Flak », 8, rue des Beaux-Arts, 75006 Paris. Galerie spécialisée dans les arts anciens d'Afrique, d'Océanie et d'Amérique du Nord fondée en 1990 par Edith et Roland Flak. <https://www.galerieflak.com/>.

été vendue par l'intermédiaire de la Galerie Flak. Parmi les objets vendus à Sotheby's Paris se trouvaient justement trois modèles réduits, deux *umiak*, l'un provenant d'Alaska et l'autre du Groenland, accompagné tous deux de figurines¹¹⁶, et un *qajaq* avec sa figurine, muni d'une pagaie double et d'un harpon. Quant à la galerie Art Inuit Paris, la directrice nous a rapporté que le dernier modèle réduit mis en vente par la galerie a été acheté par Serge Dubuc, kayakiste et spécialiste en restauration de sculptures et d'objets d'art anciens et dits « lointains » c'est-à-dire extra-européens. Il a par ailleurs visiblement eu l'occasion de restaurer un *qajaq* grandeur nature par le passé¹¹⁷, ce qui a, nous pouvons le supposer, suscité chez lui un certain intérêt pour un modèle réduit inuit. Il serait vain de vouloir dresser un profil-type du collectionneur acquéreur de modèles réduits inuit, mais ces deux exemples nous donnent néanmoins une idée de la personnalité et des centres d'intérêt de personnes susceptibles d'en faire l'acquisition. Enfin, pour ce qui est de la valeur pécuniaire de ces artefacts sur le marché de l'art français nous avons quelques exemples :

- « Maquette de bateau, umiak, Inuit, Alaska » (lot n°93), Collection Jean-Paul Morin, estimée entre 700 et 1000 euros, vendue pour 882 euros ;
- « Maquette à cinq rameurs, umiak, Eskimo, sud-est du Groenland » (lot n°167), Collection Jean-Paul Morin, estimée entre 800 et 1200 euros, vendue pour 1764 euros ;
- « Maquette de pirogue, Eskimo, embouchure du fleuve Mac Kenzie, Alaska » (lot n°195), Collection Jean-Paul Morin, estimée entre 400 et 600 euros, vendue pour 1197 euros¹¹⁸ ;
- « Diorama présentant un kayak Inuit et ses accessoires dans une vitrine, Alaska, fin du XIXe siècle » (lot n°142), Collection Edric van Vredenburg, estimé entre 1500 et 2500 euros a été vendu pour 1890 euros.

Les valeurs et les estimations des modèles réduits dépendent de nombreux critères : la typologie, l'ancienneté, l'origine, la traçabilité, la qualité de la réalisation, l'état de conservation et la complétude. Ainsi les estimations peuvent s'élever, comme nous le voyons avec les exemples ci-dessus, de quelques centaines à quelques milliers d'euros. M. Flak nous a également

116 Nous observons par ailleurs que, sur les photographies de présentation visibles sur le site de Sotheby's, le placement des figurines est fidèle à l'usage pratique des *umiak* grandeur nature – et ce pour les deux modèles réduits d'*umiak*.

117 Cf. son article à ce propos sur son site internet : <https://sergedubuc.fr/un-kayak-groenlandais-etude-et-restauration/>.

118 Nous remarquons que cet objet a été vendu pour près du double de l'estimation la plus haute ce qui s'explique certainement par l'état de la pièce ainsi que par le fait qu'elle soit accompagnée de sa figurine, d'une pagaie et d'un harpon comme nous l'avons mentionné ci-avant.

rapporté que la valeur moyenne d'un modèle réduit d'*umiaq* (en moyen état) se situait généralement autour des 750 dollars.

Conclusion

L'étude dans toute leur matérialité des objets soumis à ce travail de recherche, l'enquête sur leur histoire au sein des collections du musée des Confluences, mais aussi le constat du manque de documentation relative à cette typologie et l'observation des conditions de conservation de ces artefacts, ont abouti à s'interroger sur les raisons pour lesquelles ces objets, et leur typologie en général, souffraient d'un tel manque d'informations contextuelles, de collecte ou historiques. En se demandant comment il fallait aborder ces objets emblématiques d'une culture matérielle singulière mais difficiles à appréhender du point de vue occidental, il a semblé nécessaire de remettre en perspective les modèles réduits au travers des conceptions et caractéristiques de l'art inuit. Il est de la sorte apparu que l'incompréhension témoignée vis-à-vis ces objets, qui passe aussi par un certain dédain et manque de curiosité envers cette typologie, est à mettre en lien avec la manière dont sont considérées les collections arctiques présentes dans les musées occidentaux. D'autant que cette considération – ou plutôt ce manque de considération – affecte, en conséquence, la conservation-restauration de ces objets.

Néanmoins, et ce depuis quelques années maintenant, s'est amorcée une remise en question du regard des Occidentaux sur la culture matérielle inuit, phénomène qui est par ailleurs accompagné d'un renouvellement de la déontologie muséale. Cela se concrétise notamment par la mise en place d'initiatives permettant de (re)nouer le dialogue entre les institutions muséales et les communautés autochtones, celles-ci mêmes qui descendent des producteurs des objets conservés dans lesdites institutions.

Ainsi, il faut espérer que l'évolution et les nouveaux principes de la recherche dans le domaine des collections arctiques s'appliquent également à cette typologie d'objets bien spécifique que sont les modèles réduits. Aussi l'étude d'un corpus de modèles réduits bien plus important (présents des collections françaises voire européennes) permettrait-elle la mise en place d'une vision plus globale de cette typologie – jusqu'à parvenir, peut-être, à des interprétations plus justes. Ce travail pourrait par ailleurs être effectué en collaboration avec d'autres institutions muséales de par le monde conservant des modèles réduits (la coopération internationale pouvant permettre une plus large diffusion des informations relatives aux objets)

mais aussi – et surtout – avec des communautés autochtones : une telle collaboration s’inscrirait dans ce renouvellement du dialogue entre ces dernières et les institutions muséales.

Enfin, parvenir à une juste définition des modèles réduits inuit comme ceux étudiés au sein du présent mémoire participerait à l’élaboration de la définition du musée tel qu’on veut le concevoir pour l’avenir : un musée éthique – un musée non seulement soucieux d’*expliquer* mais aussi de *comprendre* ses objets.

Sources

- Bibliographie (par ordre alphabétique) :

ARCADIO, Dominique

2018 *Carnets amérindiens Tome 1 Les peuples du Nord – Peuples de la neige des glaces et des terres polaires*. Cabinet ARCADIO & Associés, Lyon.

AUGER, Emily

2005 *The Way of Inuit Art – Aesthetics and History in and Beyond the Arctic*. McFarland & Company, Jefferson and London.

DAHL, Jens

2000 *Saqqaq : An Inuit Hunting Community in the Modern World*. University of Toronto Press.

GADOUA, Marie-Pierre, « Les rôles contemporains de la culture matérielle inuit ancienne », in *Études Inuit Studies*, 2013, volume 37, numéro 1, pp. 57-78.

GESSAIN, Robert

1965 *Eskimo du Groenland, Ammassilimiut – Comment vivent-ils ? N°1*. Centres de recherches anthropologiques, Musée de l'Homme, Paris.

GRAFF, Julie, « Double regard sur l'art inuit. L'exposition de l'art inuit au Musée des beaux-arts de Montréal au prisme des transferts épistémologiques », in *exPosition*, 28 septembre 2021. <http://www.revue-exposition.com/index.php/articles6-2/graff-double-regard-art-inuit>, consulté le 8 mai 2022.

GUIGON, Gwénaële, « Taitsumanialuk, les collections de l'Arctique canadien et du Groenland dans les musées français au XIX^e siècle », in *Études Inuit Studies, Collections arctiques*, 2018, volume 42, numéro 1, pp. 87-115.

Institut Canadien de Conservation

1992 « Le soin des cuirs de tannage végétal et minéral », *Notes de l'ICC 8/2*, Institut canadien de conservation, Ottawa.

JOHNSON, Christine, « Not just objects : Alaska Native Material Culture at the McClung Museum of Natural History and Culture », in *Pursuit – The Journal of Undergraduate Research at the University of Texas*, Avril 2015, Volume 6 : Iss. 1, Article 11, pp. 117-127.

LAUGRAND, Frédéric and Jarich OOSTEN, « When Toys and Ornaments Come into Play : The Transformative Power of Miniatures in Canadian Inuit Cosmology », in *Museum Anthropology*, Volume 31 n°2, pp. 69-84.

LE MOUËL, Jean-François

1978 « *Ceux des mouettes* » – *Les Eskimo naujâmiut, Groënland-Ouest, documents d'écologie humaine*. Institut d'Ethnologie, Musée de l'Homme, Paris.

KAALUND, Bodil

1979/2010 *The Art of Greenland*. Gyldendal Editions, Copenhague.

OOSTEN, Jarich Oosten and Cornelius REMIE

1999 *Arctic Identities, Continuity and Change in Inuit and Saami Societies* Research School CNWS, School of Asian, African, and Amerindian Studies, Universiteit Leiden.

QUPPERSIMAAN, Georg

1972 *Mon passé eskimo*, édité par Otto Sandgreen, traduction française en 1992, Gallimard (*nrf*, collection L'aube des peuples), Paris.

RITCHIE, Carson

1979 *Art of the Eskimo*. A. S. Barnes and Company, Cranbury, New Jersey.

STONE, Tom

1986/2010 « Les soins des canots, des kayaks et des oumiaks », *Notes de l'ICC 6/3*, révisions par Janet Mason et Tom Stone, Institut canadien de conservation, Ottawa.

STRICKLER, Eva and Alookee ANAOYOK

1988 *Inuit Dolls – Reminders of a Heritage*. Canadian Stage & Arts Publications Limited, Toronto.

TAYLOR, Colin F. et William C. STURTEVANT

1992 *Les Indiens d'Amérique du Nord* (titre original : *The Native Americans – The Indigenous People of North America*) (version française). Éditions Solar, Paris.

VICTOR, Paul-Émile et Joëlle ROBERT-LAMBLIN

1989 *La civilisation du phoque – Jeux, gestes et techniques des Eskimos d'Ammassalik*. Armand Colin, Paris.

- Webographie (par ordre chronologique de consultation) :

Musée des Confluences : <https://museedesconfluences.fr/fr> [consulté le 03/11/21].

Site du musée de la civilisation du Québec, <https://collections.mcq.org/objets/7809> [consulté le 10/11/2021].

Site du Musée canadien de l'histoire : information sur les *umiat* : <https://www.museedelhistoire.ca/cmce/exhibitions/aborig/watercraft/wau01fra.html> et sur les *qajaq* :

<https://www.museedelhistoire.ca/cmce/exhibitions/aborig/watercraft/wak01fra.html> [consultés le 16/11/2021].

Recherche de termes en inuktitut sur WordSense : <https://www.wordsense.eu/umiat/> et <https://www.wordsense.eu/kayak/#English> [consultés le 16/11/2021].

Wikipedia : kayak : https://fr.wikipedia.org/wiki/Kayak#cite_note-4 [consulté pour la première fois le 16/11/2021].

Site des collections en ligne du MQB-JC <https://www.quaibrantly.fr/fr/editions/les-publications-du-musee/les-collections-du-musee/la-collection/> [consulté pour la première fois le 23/11/2021].

Exposition à La Rochelle sur les Inuit : <https://17.kidiklik.fr/sorties-moment/49918-exposition-fils-de-sanna-inuit-de-larctique-musee-nouveau-monde-rochelle.html> et <https://www.sudouest.fr/culture/la-rochelle-une-exposition-consacree-aux-inuits-3685023.php> [consultés le 05/12/2021].

Qajaq inuit offert au musées français au XIXe : <https://www.randokayak.com/kayaks-inuits-offerts-aux-musees-francais-en-1836/> et vidéo sur la restauration du *qajaq* et de l'anorak du Muséum Emmanuel Liias à Cherbourg. [Consultés le 05/12/2021.]

Musée canadien de l'histoire : exposition sur l'expédition Franklin : <https://www.museedelhistoire.ca/blog/le-savoir-inuit-et-lexposition-a-propos-de-lexpedition-franklin/> [consulté le 05/12/2021].

Exemples d'objets en vente à Sotheby's : <https://www.sothebys.com/en/buy/auction/2020/jamais-perdu-en-mer-collection-jean-paul-morin/maquette-de-bateau-umiak-inuit-alaska> ; <https://www.sothebys.com/en/buy/auction/2020/jamais-perdu-en-mer-collection-jean-paul-morin/maquette-a-cinq-rameurs-umiak-eskimo-sud-est-du> ; <https://www.sothebys.com/en/buy/auction/2020/jamais-perdu-en-mer-collection-jean-paul-morin/maquette-de-pirogue-eskimo-embouchure-du-fleuve> ; [consultés le 05/12/2021].

Le National Museum de Nuuk, Groenland : <https://en.nka.gl/the-museum/> [consulté le 05/12/2021].

Images d'*umiaq* et de *qajaq* : <https://vilda.alaska.edu/digital/collection/cdmg11/id/1167> ; [https://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Captain_Edward_Augustus_Inglefield_-_National_Maritime_Museum_-_Inuit_man_with_a_kayak_\(pd\)-Edit3.jpg](https://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Captain_Edward_Augustus_Inglefield_-_National_Maritime_Museum_-_Inuit_man_with_a_kayak_(pd)-Edit3.jpg) ; <https://innovazone.ca/kayak/> ; <https://riverrangers.org/2018/04/26/history-of-the-kayak/> ; [consultés le 05/12/2021].

Harvey Golden : <http://www.traditionalkayaks.com/index.html> [consulté le 05/12/2021].

Musée maritime du Québec → <https://www.mmq.qc.ca/artefacts-collection/> [consulté le 06/12/2021].

Collections en lignes du musée McCord : <https://www.musee-mccord.qc.ca/fr/collections> et http://collections.musee-mccord.qc.ca/scripts/search_results.php?Lang=2&keywords=departmentID:00015 [consultés le 06/12/2021].

Musée de l'Arctique, Michel Goudal : <http://www.geniustour.com/pad/pages/detail.php?j=Musee-de-l-Arctique> [consulté le 03/03/2022].

Article « Les derniers trésors d'une vie d'inuit », Valérie Lacaze, 27 janvier 2001, *La Dépêche du Midi* (Toulouse), portant sur la fermeture du musée de l'Arctique et sur la vente des objets : <https://www.ladepeche.fr/article/2001/01/27/304959-les-derniers-tresors-d-une-vie-d-inuit.html> [consulté le 03/03/2022].

Vente à Drouot d'objets de la collection Goudal : <https://www.gazette-drouot.com/en/lots/17224243---beau-parka-en-peau-de-c> et <https://www.gazette-drouot.com/lots/17224242?> [consultés le 03/03/2022].

Vente à Renne Enchères de la collection de Marc Beluet « NATURES ET MERVEILLES », 24 février 2022. <https://www.gazette-drouot.com/en/auctions/122438--nature-et-merveilles> [consulté le 03/03/2022].

Article de *La Nouvelle République*, localité : Gargillesse-Dampierre (Indre), publié le 13/04/2012 par [auteur inconnu], sur Marc Beluet et la collection de Michel Goudal : <https://www.lanouvellerepublique.fr/indre/commune/gargillesse-dampierre/voyage-dans-le-grand-nord> [consulté le 03/03/2022].

Article de *Ouest-France*, rubrique Le Courrier de l'Ouest, par Pierre-Louis Augereau, publié le 22 février 2022 (lisible partiellement seulement, réservé aux abonnés) : vente aux enchères de la collection de Beluet le 23/02/22 à Rennes (Ille-et-Vilaine) : <https://www.ouest-france.fr/pays-de-la-loire/segre-en-anjou-bleu-49500/insolite-girafe-bison-zebre-l-incroyable-collection-du-segreen-marc-beluet-vendue-aux-encheres-b1092168-93c1-11ec-86db-c58c7e312fa9> [consulté le 03/03/2022].

Article du 20 février 2022 dans *Ouest-France* par Virginie Enée (lisible) sur la collection Beluet : <https://www.ouest-france.fr/bretagne/rennes-35000/rennes-ours-polaire-girafe-d-ou-sortent-ces-70-animaux-naturalises-mis-aux-encheres-60f70a6a-8fe2-11ec-95a4-db5cba442d3d> [consulté le 03/03/2022].

Recherches sur les *qajaq* : <http://blog.univ-angers.fr/kayakayak/tag/qajaq/> [14/03/2021].

Site du Musée national du Danemark, Copenhague : <https://samlinger.natmus.dk/objectbrowse?media=image.rotation> [consulté le 15/03/2022 pour la première fois].

Institut canadien de conservation : <https://www.canada.ca/fr/institut-conservation/services/publications-conservation-preservation/notes-institut-canadien-conservation.html> [consulté le 07/04/2022].

Centre de conservation du Québec : <https://ccq.gouv.qc.ca/index-id%3D147.html> [consulté le 07/04/2022].

Site de la galerie Art Inuit Paris : <https://www.artinuitparis.com/> [consulté le 21/04/2022].

Site de la Galerie Flak : <https://www.galerieflak.com/> [consulté le 21/04/2022].

Archives de la la Société des Américanistes sur Persée : <https://www.persee.fr/collection/jsa> [consulté le 22/04/2022].

Ouvrage en ligne : Nelson, Edward William: *The Eskimo About Behring Strait*. Washington, Government Printing Office : <https://archive.org/details/eskimoberingstrait00nelsrich/page/346/mode/2up?view=theater&q=kaiak> [consulté le 22/04/2022].

Ouvrage en ligne (sur le site bibliothèque de l'Université de Dartmouth) : *Encyclopedia Arctica* : <https://collections.dartmouth.edu/arctica-beta/index.html> [consulté le 24/04/2022].

Recherches additionnelles sur Michel Goudal : https://www.siv.archives-nationales.culture.gouv.fr/siv/rechercheconsultation/consultation/ir/pdfIR.action?irId=FRAN_IR_018248 et https://www.afec33.asso.fr/sites/default/files/feuille_22.pdf [consultés le 26/04/2022] .

Bulletin N°86 de l'association Connaissance du kayak de mer : conférence de Michel Goudal (pages 16 & 17) : https://ckmer.org/wp-content/uploads/bulletins/bulletin_CKmer_086.pdf [consulté le 26/04/2022].

Modèle réduit d'*umiaq* vu en consultation au MQB-JC : <https://www.quaibrantly.fr/fr/explorer-les-collections/base/Work/action/show/notice/244527-modele-reduit-dumiak/page/1/> [consulté le 27/04/2022].

Site : informations la nomenclature d'un plan d'embarcation : <https://www.chasse-maree.com/toutsavoir/du-releve-a-lexecution-du-plan-de-formes/> [02/05/2022].

Loi n°2002-5 du 4 janvier 2002 relative aux musées de France sur Legifrance : <https://www.legifrance.gouv.fr/jorf/id/JORFTEXT000000769536/#:~:text=L'appellation>

[%20%C2%AB%20mus%C3%A9%20de%20France.priv%C3%A9%20%C3%A0%20but%20non%20lucratif](#) [consulté le 03/05/2022].

« Stratégies de lutte préventive contre les infestations et méthodes de détection » – *Notes de l'Institut canadien de conservation (ICC) 3/1* - La Note de l' 3/1 fait partie de la troisième série des *Notes de l'ICC* (Les conditions ambiantes à l'intérieur du musée - facteurs biologiques) : <https://www.canada.ca/fr/institut-conservation/services/publications-conservation-preservation/notes-institut-canadien-conservation/preventive-infestations.html> [consulté le 04/05/2022].

« La lutte préventive contre les insectes et les petits animaux sur le site du Centre de Conservation du Québec », Dignard, Carole et Janet Mason en collaboration avec Thomas Strang, ICC, 1995. Conservation préventive dans les musées. Manuel d'accompagnement, pages 35 à 46. : <https://www.ccq.gouv.qc.ca/index-id=174.html> [consulté le 04/05/2022].

Collections en ligne du musée national de la Marine : <https://www.musee-marine.fr/content/collections> [consulté le 05/05/2022].

Site du musée du Nouveau Monde de La Rochelle : <https://museedunouveaumonde.larochelle.fr/au-dela-de-la-visite/autour-des-expositions> [consulté le 05/05/2022].

Site du musée de Boulogne-sur-mer : <http://musee.ville-boulogne-sur-mer.fr/les-collections/ethnographie-extra-europeenne/amerique-du-nord> [consulté le 05/05/2022].

Alaska: <https://fr.wikipedia.org/wiki/Alaska#Population> [consulté le 07/05/2022].

Iñupiat : <https://fr.wikipedia.org/wiki/I%C3%B1upiat> [consulté le 07/05/2022].

Yupit : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Yupiks> [consulté le 07/05/2022].

Alutiit : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Alutiiq> [consulté le 07/05/2022].

Athabascans : https://stringfixer.com/fr/Alaskan_Athabaskan [consulté le 07/05/2022].

Tlingits : [https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/tlingits#:~:text=Les%20Tlingits%20\(parfois%20appel%C3%A9s%20%C5%81ing%C3%ADts,se%20disant%20d'ascendance%20tlingit](https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/tlingits#:~:text=Les%20Tlingits%20(parfois%20appel%C3%A9s%20%C5%81ing%C3%ADts,se%20disant%20d'ascendance%20tlingit) [consulté le 07/05/2022].

Haïdas : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Ha%C3%AFdas> [consulté le 07/05/2022].

Notice en ligne anorak MQB-JC : <http://collections.quaibranly.fr/#83a8ca72-ec68-43d3-9330-0194f1b30e11> [consulté le 08/05/2022].

Notice en ligne modèle réduit de *qajaq* yup'ik MBQ-JC : <http://collections.quaibranly.fr/#be45ea91-2cb2-4f61-8e00-caa429f92759> [consulté le 08/05/2022].

Site de Serge Dubuc : <https://sergedubuc.fr/> et son article sur le *qajaq* : <https://sergedubuc.fr/un-kayak-groenlandais-etude-et-restauration/> [consulté le 08/05/2022].

Site de l'Encyclopédie canadienne : article sur le terme « Esquimau » : [https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/esquimau#:~:text=Collection%20CN%20%2FCN005614\)-,Origine%20du%20terme,%C2%AB%20mangeurs%20de%20viande%20crue%20%C2%BB](https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/esquimau#:~:text=Collection%20CN%20%2FCN005614)-,Origine%20du%20terme,%C2%AB%20mangeurs%20de%20viande%20crue%20%C2%BB) [consulté le 08/05/2022].